

90812  
JEAN E DORTZAL 50

# Le Jardin des Dieux

AVEC UNE HÉLIOGRAVURE DE DEZARROIS  
D'APRÈS « LA MÉDITATION » DE DAGNAN-BOUVERET



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION  
*E. SANSOT & Cie*

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

—  
1908





LE JARDIN DES DIEUX



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Vingt-cinq exemplaires sur Japon impérial et vingt-cinq exemplaires sur Hollande.*

N<sup>o</sup> 



JEANNE DORTZAL

---

# Le Jardin des Dieux

AVEC UNE HÉLIOGRAVURE DE DEZARROIS  
D'APRÈS « LA MÉDITATION » DE DAGNAN-BOUVERET

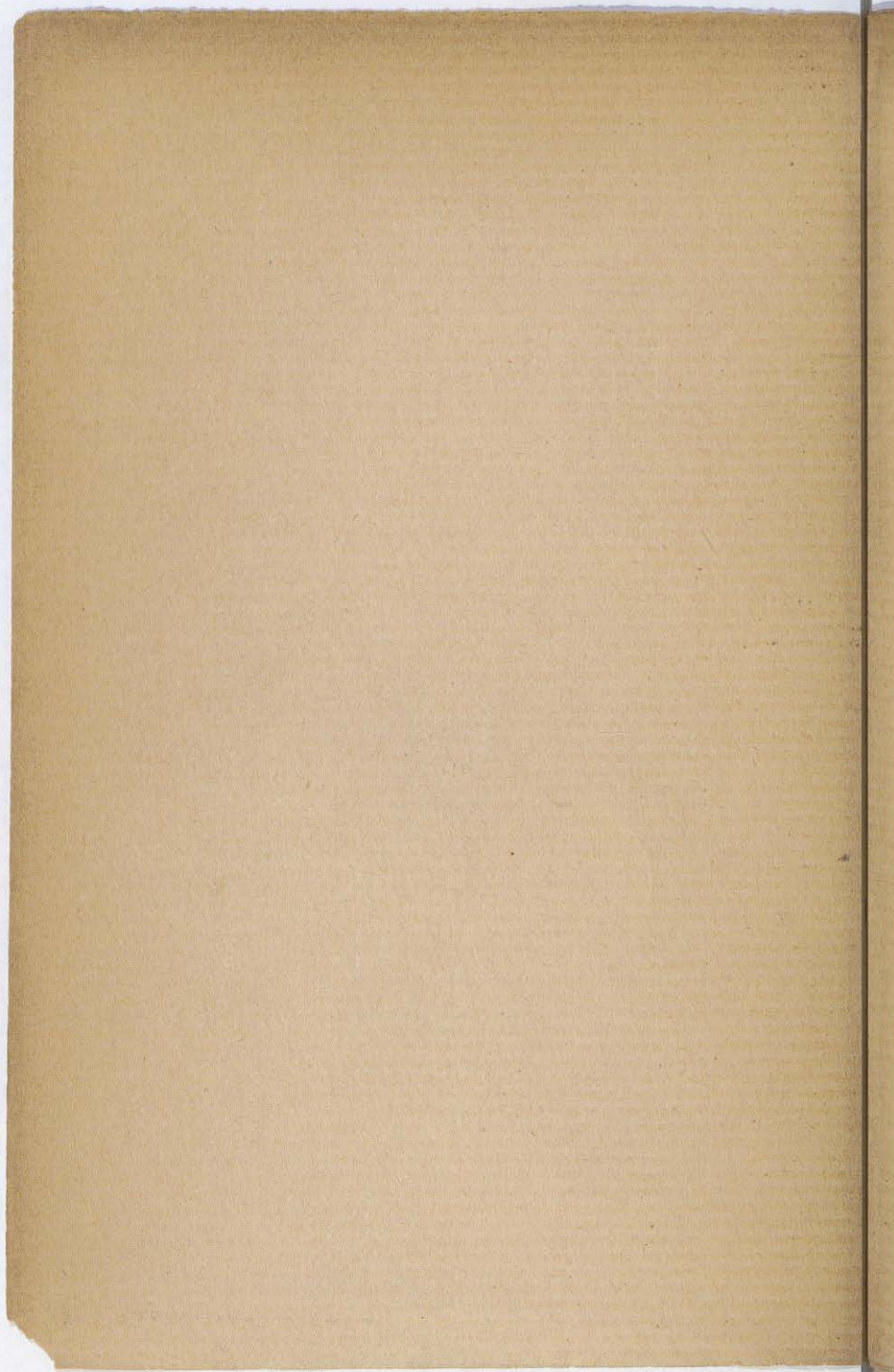


PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION  
*E. SANSOT & Cie*

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

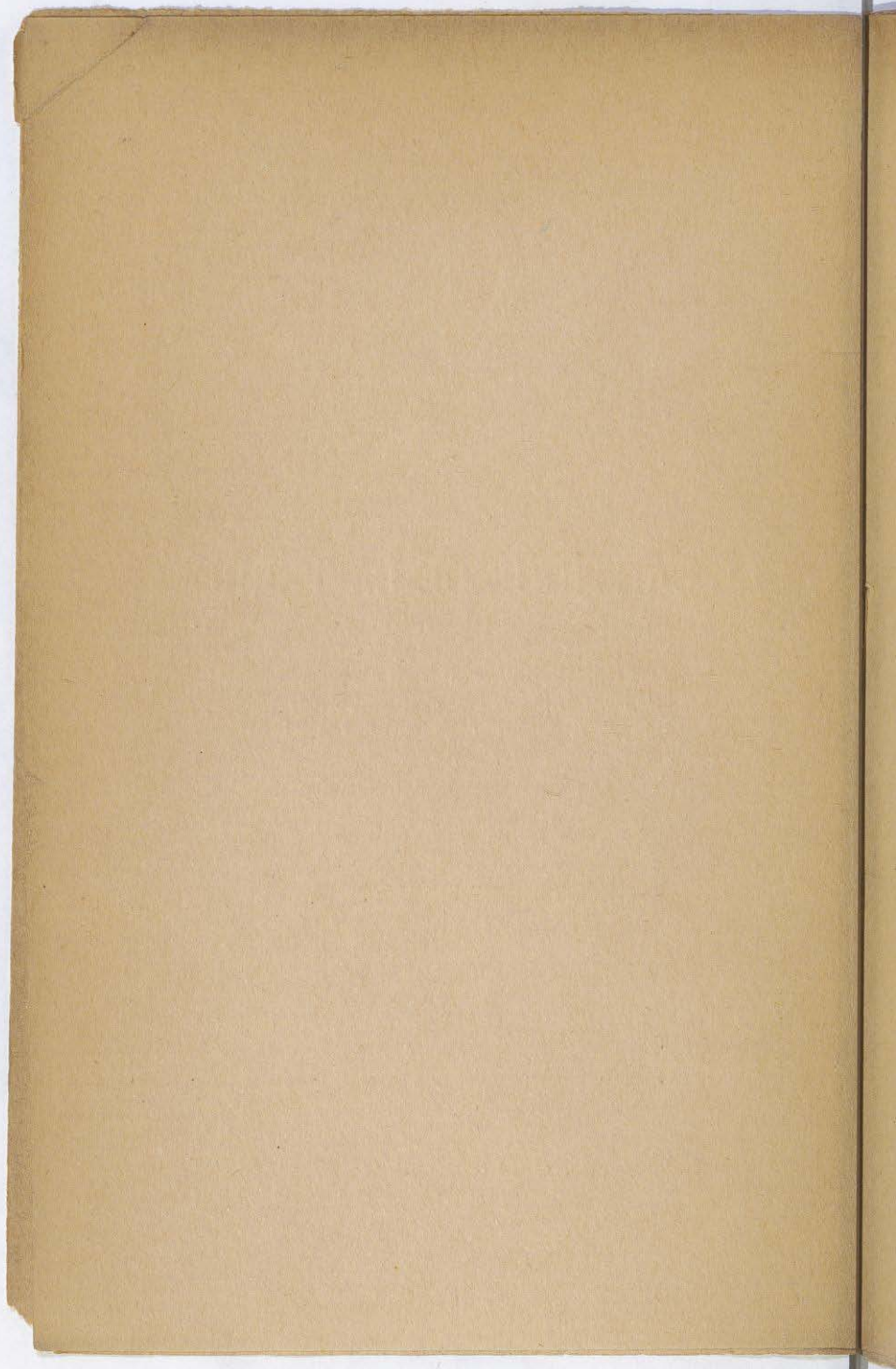
—  
1908



# LE CANTIQUE DE LA TERRE

Viens ! Nous nous aimerons dans la splendeur du monde,  
Tandis que le soleil, ce vieux roi des sillons  
Fera jaillir de l'heure immortellement blonde  
Tout un ruissellement de fleurs et de rayons !





## LE RETOUR

Salut, terre adorable et triste où je suis née!  
Toi, dont le chant profond berça ma destinée !  
Je veux, en gravissant ton sentier rude et fier,  
Saluer d'un regard tes grands bois et la mer !  
Arbres, cyprès hautains qui borde ces rivages,  
Vous qui semblez monter plus haut que les nuages,  
Salut ! car je retrouve en vos rameaux puissants  
Ce qui fit sangloter d'extase tout mon sang.  
Oui, je retrouve en vous, ineffable et profonde,  
La Voix qui dut bercer les hommes et le monde :



Chant de gloire et d'amour, Voix que l'éternité  
Nous apporta jadis du grand Large enchanté  
Et qui, passant le soir sur les forêts désertes,  
Mêle tous nos soupirs au chœur des branches vertes.

Tressaille sous mes pas, terre ardente et sacrée !  
Soulève autour de moi ta poussière adorée  
Et que tes champs, tes monts, tes collines, tes bois,  
Gardent jalousement mon rêve d'autrefois.  
Tu peux sourire, ô Ciel, moi je m'incline et passe,  
Car mon rêve, ce soir, a frémi dans l'espace.  
Je sais que ma maison m'attend au fond des nuits,  
Merveilleuse, et gardant à l'ombre de son puits  
Mes oiseaux et mes fleurs, mes nids, toutes mes roses  
Et que je vais souffrir en revoyant ces choses ;  
Pourtant je marcherai bravement vers ton seuil,  
O demeure ! oui, je veux, malgré mes jours en deuil  
Sourire à chaque objet, caresser chaque pierre,  
M'enivrer du parfum qui monte de la terre,  
Accueillir tous ces riens qui résument mes jours,  
Et, n'ayant pour seul bien qu'un immortel amour,  
Attendre sans tristesse, à l'ombre de mes arbres,  
L'heure où je dormirai dans la blancheur des marbres.

---



## TABLEAU DU SOIR

La nuit ouvre ses yeux  
Sur la campagne brune  
Et tord ses cheveux bleus  
Qu'argente un clair de lune.

Le village s'endort.  
Les maisons, en cadence,  
Font grincer le ressort  
Du vieux volet qui danse...

La rue, au fond du soir,  
Tremble comme une vieille,  
Car l'ombre va s'asseoir  
Dans la tour qui sommeille.

L'eau morte des étangs  
Souffre et se coagule.  
Le bois, en cheveux blancs,  
Triste, se dissimule.

Seul, au bord du chemin,  
Un mendiant sanglote,  
Tendant vers Dieu la main,  
Tendant vers Dieu sa hotte!

Et là bas, tout là bas,  
De sa chanson divine,  
La mer berce les gas  
Sur sa large poitrine!

---

## LABOURS

La plaine immense étale au large ses labours ;  
Le soleil frappe en maître et fait rouge la terre ;  
Deux grands bœufs vont, tirant la charrue aux détours,  
Le laboureur poursuit sa route, solitaire.

La pluie a grassement pétri tous les sillons ;  
Une odeur de blé mûr semble sourdre des graines ;  
Et là bas, sous les cieux, comme des bataillons,  
Serrant leurs troncs noueux, s'alignent les grands frênes.



Des charrettes de foin sommeillent au midi,  
La luzerne fauchée exhale un parfum d'ambre,  
L'air bleu qui la caresse en paraît attiédi...  
Comme il fait bon marcher ce matin de septembre !

J'ai songé que, semblable à la terre en sueur,  
Le temps devrait aussi labourer nos pensées ;  
Il resterait à peine une faible lueur  
De nos amours d'hier, de nos erreurs passées.

Allons, debout, pauvre âme et jette à l'avenir  
Le grain d'où sortira le germe de l'idée !  
Crois-tu donc que ton cœur veuille se souvenir ?  
Dieu te pousse dans l'ombre, et ta lyre accordée

Réclame d'autres airs que des *miserere*.  
Debout, dans le soleil, oriente ta vie ;  
Franchis, si tu le peux l'infini d'un degré :  
A la table des Dieux, ce soir, je te convie !

---

## VIVRE DES JOURS TRÈS DOUX...

Je vais, s'il m'est possible, en peu de mots, décrire  
Mon rustique chalet au joli nom : Eva.  
Cette description pourra faire sourire,  
Mais comment résister quand la plume s'en va ?

Je ne décrirai pas une à une les choses ;  
Chaque coin vous séduit par sa simplicité :  
De blanches mains de fée ont apporté des roses  
Pour parer cet Eden d'un éclair de beauté,



Chaque fenêtre s'ouvre en rêvant sur l'espace,  
Et de quelque côté que s'arrêtent les yeux  
On aperçoit la mer, que l'horizon enlace,  
La mer, qui fait danser ses vagues sous les cieux.

Ma maison se repose au bord de la falaise  
Et se baigne à toute heure en des flots de soleil.  
On pourrait s'adorer ici tout à son aise  
Et plonger son ennui dans un profond sommeil ;

Vivre des jours très doux, légers comme un bruit d'ailes  
Epeler l'infini dans un rire d'enfant ;  
Comprendre l'absolu des choses éternelles  
Et chasser de son cœur quelque amour étouffant.

N'est-il pas vrai, chère âme ? et comprends-tu ce rêve  
D'oublier que l'on aime en adorant toujours ?  
Pour moi, soit que la nuit tout doucement s'achève  
Ou que de chauds rayons se glissent sur mes jours,

Chaque instant me ramène au cœur de la Nature,  
J'interroge la plaine et j'écoute le vent :  
Tous ces penses bientôt me serviront d'armure  
Et seront pour mon cœur comme un soleil levant !

---

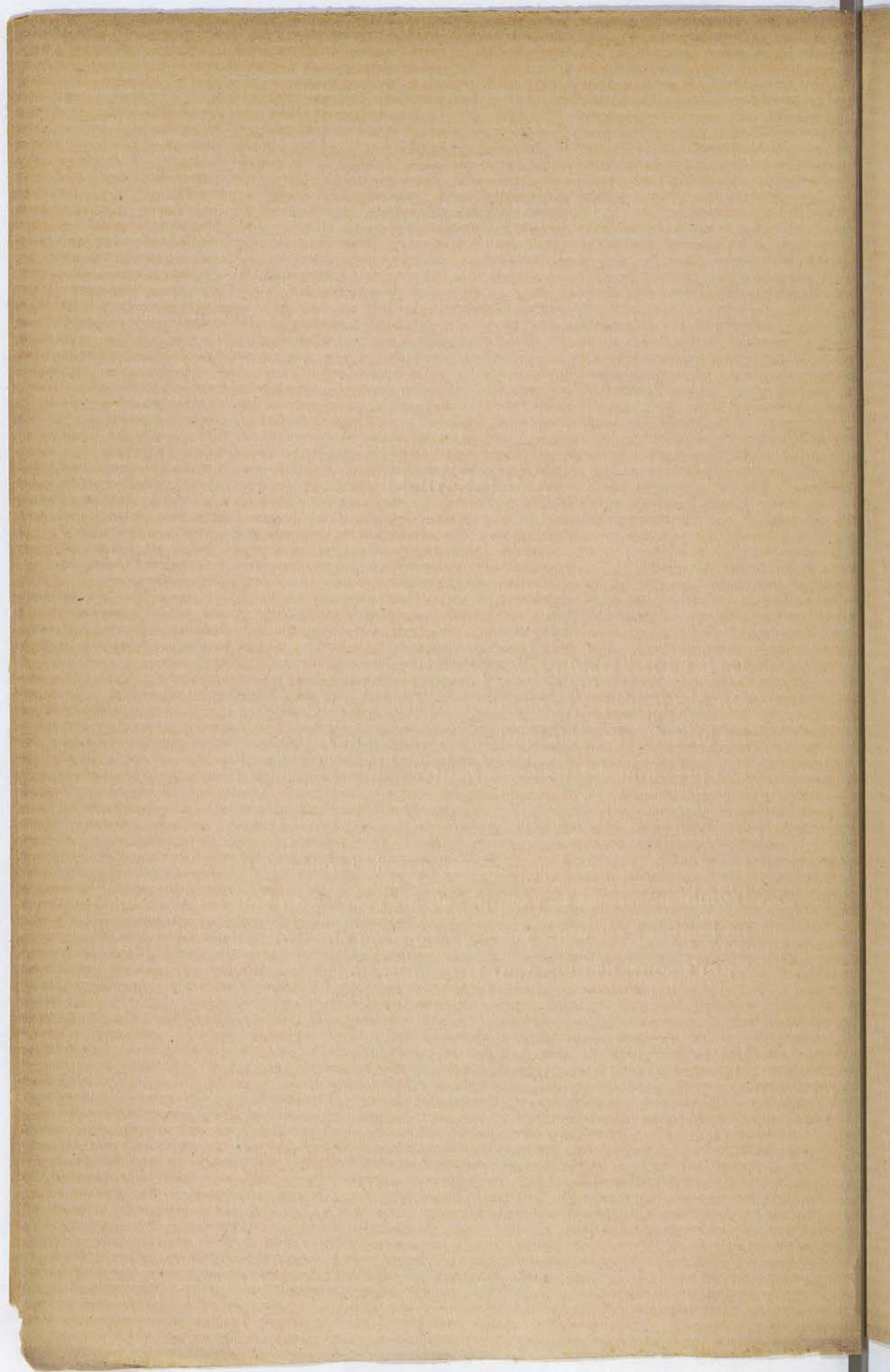


## APAISEMENT

C'est ici le pays du rêve et du silence ;  
On n'entend que le chant des oiseaux et des fleurs ;  
Le brin d'herbe joli mollement se balance,  
Les prés font éclater leurs riantes couleurs.

Les grands arbres joyeux sont ivres de lumière ;  
L'ombre a dressé son temple au plus secret du bois :  
Le bonheur est venu s'asseoir dans ma chaumière  
Et m'a souri ce jour pour la première fois.

---



## AURORE

Le soleil a doré la cîme des grands arbres ;  
Dans le jardin profond s'éveille un chant d'oiseau ;  
Deux cygnes, lentement, dans la blancheur des marbres,  
Glissent ; l'aurore éclate et diaphane l'eau.  
Élance-toi, mon âme, et va vers la lumière !  
Prends tes ailes d'enfant, franchis l'espace bleu,  
Et vers le ciel, où monte, ainsi qu'une prière,  
Ton cœur, offre ton front à la pitié de Dieu.



Regarde autour de toi : chaque arbre a son histoire,  
Le plus vieux est resté debout malgré les ans ;  
Des siècles ont passé dans sa longue mémoire.  
Ses branchages tordus font foi des ouragans ;  
Malgré tout il demeure, il frissonne, il verdoie,  
Tout au printemps divin qui lui semble éternel,  
Et qui pourtant, demain, emportera sa joie !  
— O mon cœur, sois semblable et te crois immortel !  
Mon cœur, que chaque jour tes racines profondes  
S'enfoncent dans le sol, en dépit des douleurs !  
Le sablier fatal te marque les secondes ;  
Qu'importe ! tu pleurais ? Les larmes sont des fleurs,  
Elles tombent toujours sur la route où l'on aime ;  
Mais, va, leur chute encore est un enchantement.  
Garde ton idéal au front comme un baptême,  
Garde ton grand espoir au cœur, comme un serment !

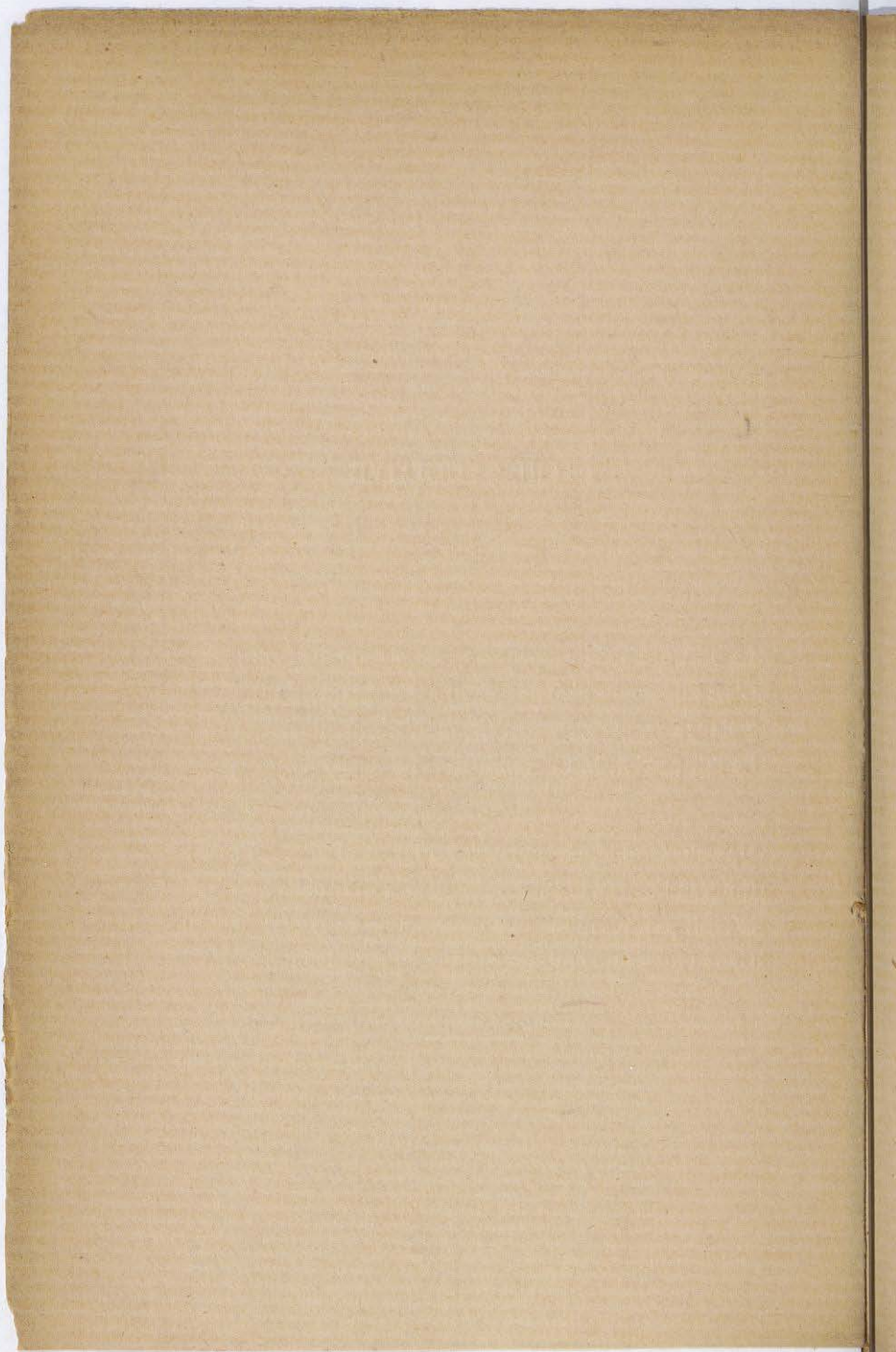
---

## ÉTOILE FUGITIVE

La nuit profonde et bleue au loin du monde rêve ;  
C'est l'heure où l'âme libre, en ses gaîtés d'enfant,  
S'élançe vers le ciel, où l'air, moins étouffant,  
La fait participer au grand frisson des grèves !

Une chanson aimée au bord des lèvres monte,  
En grand concert le ciel accompagne ma voix.  
N'est-il pas question d'amour, comme autrefois,  
Dans tout ce que mon cœur aux étoiles raconte.

---





## ATTENTE

Comme il fait doux et chaud ce soir...  
Le jardin blanc dort sous la lune ;  
Un vieux massif bordé de noir  
Ferme ses fleurs avec rancune.

La nuit se donne avec ferveur  
Aux choses tristes de la terre ;  
Le bourgeon s'entr'ouvre, rêveur ;  
L'instant s'imprègne de mystère.

Il fait très doux ; je songe à Dieu ;  
Le jardin dort sous ma fenêtre ;  
Le soir est grand comme un adieu ;  
J'ai sangloté du fond de l'être.

---

## ACCALMIE

La lune, en fin croissant, dans l'air bleu se balance ;  
Le soleil, dans les flots, vient de mourir là-bas ;  
Le paysage rêve en un profond silence :  
C'est l'heure appesantie au long des chemins las.

On se sent devenir simple parmi ces choses ;  
La mer retient son souffle et les bêtes leurs cris,  
Cependant que notre âme, associée aux causes,  
A, sans aucun effort, gravement, tout compris.



Les champs, fauchés d'hier, forment des taches grises ;  
Une lourde chaleur émane des foin blonds  
Et le cerveau soudain s'imprègne de ces brises  
D'où naîtra la splendeur de nos demains féconds !

La vieille église en pleurs fait résonner sa cloche ;  
Une chèvre attardée en douceur lui répond,  
Et, tandis que la nuit de plus en plus approche,  
Je cherche à rassembler mes pensers sous mon front.

---

INTÉRIEUR D'UN VILLAGE  
AU BORD DE LA MER

Le tout petit village aux fenêtres mal closes,  
Avec ses vieux volets, sa fontaine, ses roses,  
Sa rue au fond du soir, ses arbres, son clocher,  
Ses maisons où la joie a l'air de se cacher,  
L'air recueilli des vieux raccommoquant leurs voiles,  
Les femmes en béguin, le front sous les étoiles,  
Disant leur chapelet d'érable avec ferveur,  
Tout cela prend un air si tendre et si rêveur.

La grosse lampe verte, avec calme, promène  
Sous le toit vermoulu sa lueur incertaine;  
Des papillons de nuit frissonnent alentour;  
Le chat, près du berceau, ronronne avec amour;  
Soudain l'horloge grince et l'heure qui s'éraïlle  
Fait trembler les objets pendus à la muraille.

Ah! comme il ferait bon attendre ici la Mort!

Regarder tendrement le petit qui s'endort,  
Fumer au coin du feu quand la femme tricote,  
Prêter l'oreille au vent qui s'engouffre et sanglote;  
Voilà toute leur vie! et n'ont-ils pas raison?  
Pour moi, j'envie, hélas! la petite maison  
Où l'on aime, où l'on meurt sans chercher autre chose  
Car à quoi bon, ô Dieu, chercher toujours ta cause?  
Le bonheur n'est-il pas le plus divin secret?  
Je n'emporterai donc qu'un immense regret,  
Celui de n'être pas aux pauvres gens semblable,  
Et, n'ayant pour tout bien que mon cœur misérable,  
Je m'en retournerai vers mes jours les plus las,  
Peut-être encor vers Toi qui ne comprendras pas.

*Yport.*

---



## AU PEINTRE DE LA CÈNE

Quatre siècles de gloire et la muraille croule!  
L'œuvre à recommencer et toi pour l'accomplir.  
Ta foi superbe au cœur, tu passas dans la foule  
Et vis, des mains de Dieu, ta coupe se remplir.

Tu contemplas, debout, fervemment, cette Cène,  
Rendant grâce tout bas au profond Léonard  
De tout ce qu'en ton âme allait germer de peine  
Pour l'effort à tenter, chaque jour, dans ton art.

En disciple fervent tu suivis chaque ligne,  
Cherchant le vrai, le beau dans les moindres contours ;  
A l'immortalité le siècle te désigne :  
L'aigle a franchi l'espace interdit aux vautours.

Plane, plane toujours, car ton vol est sublime !  
Ceux qui t'ont précédé te tracent le chemin,  
Penche toi plus encor sur l'insondable abîme ;  
Dieu sera toujours là pour te tendre la main.

Et puisqu'Il a voulu que pérît cet ouvrage  
Que tu vins saluer à son dernier moment,  
Serait-ce pas pour l'Art quelque divin présage ?  
Serait-ce pas du ciel un avertissement ?

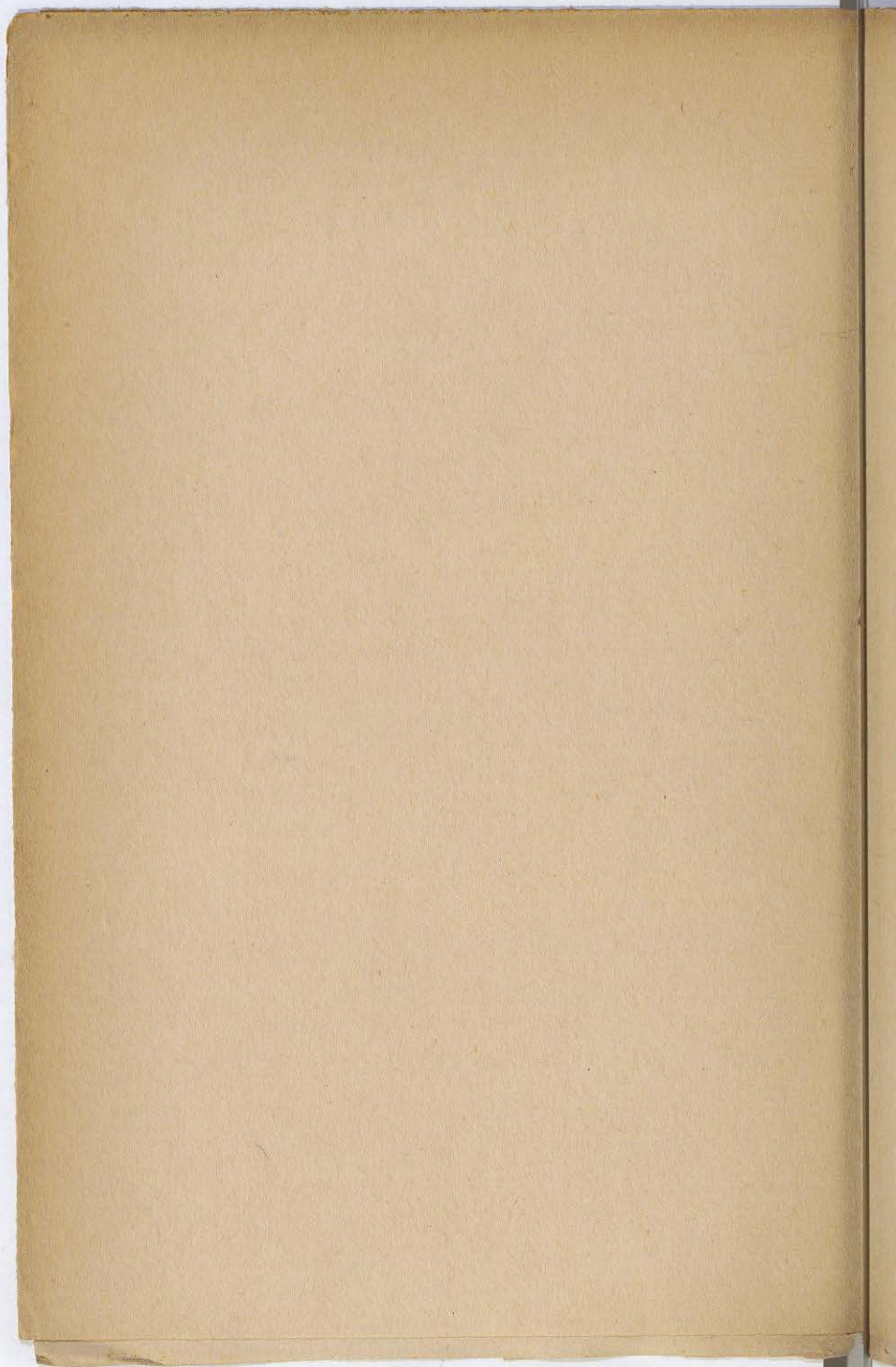
Cette angoisse incessante, aiguillon du génie,  
Ces regards inquiets au plus profond de soi,  
N'est-ce pas pour l'artiste une lente agonie  
Qu'acceptent seuls les cœurs exaltés par la Foi ?

Certes, s'il t'avait vu pâlir devant sa toile,  
Cherchant à deviner le grand secret de l'Art,  
N'eût-il pas soulevé pour toi le coin du voile  
Et murmuré tout bas : « Marche, il n'est pas trop tard ! »

« Marche! la route est libre, et le ciel est propice,  
Mon signe est sur ton front; ton œuvre, désormais,  
Se dressera, superbe et magique édifice,  
Sur lequel flottera mon étendard de paix! »

---





## L'ENFANT

*A Mme Georges Couteaux.*

Jeune fille, déjà, nous caressons en rêve  
Cet adorable espoir de la maternité ;  
Nous nous acheminons avec simplicité  
Vers ce but idéal ; cependant que, sans trêve,  
Offrant à nos regards sa native beauté,  
Plus d'un petit berceau, vers sa blancheur de cygne,  
Mystérieusement semble nous faire signe.  
De quel immense amour, parfois, tressaillons-nous,  
Lorsque nous endormons nos sœurs sur nos genoux !

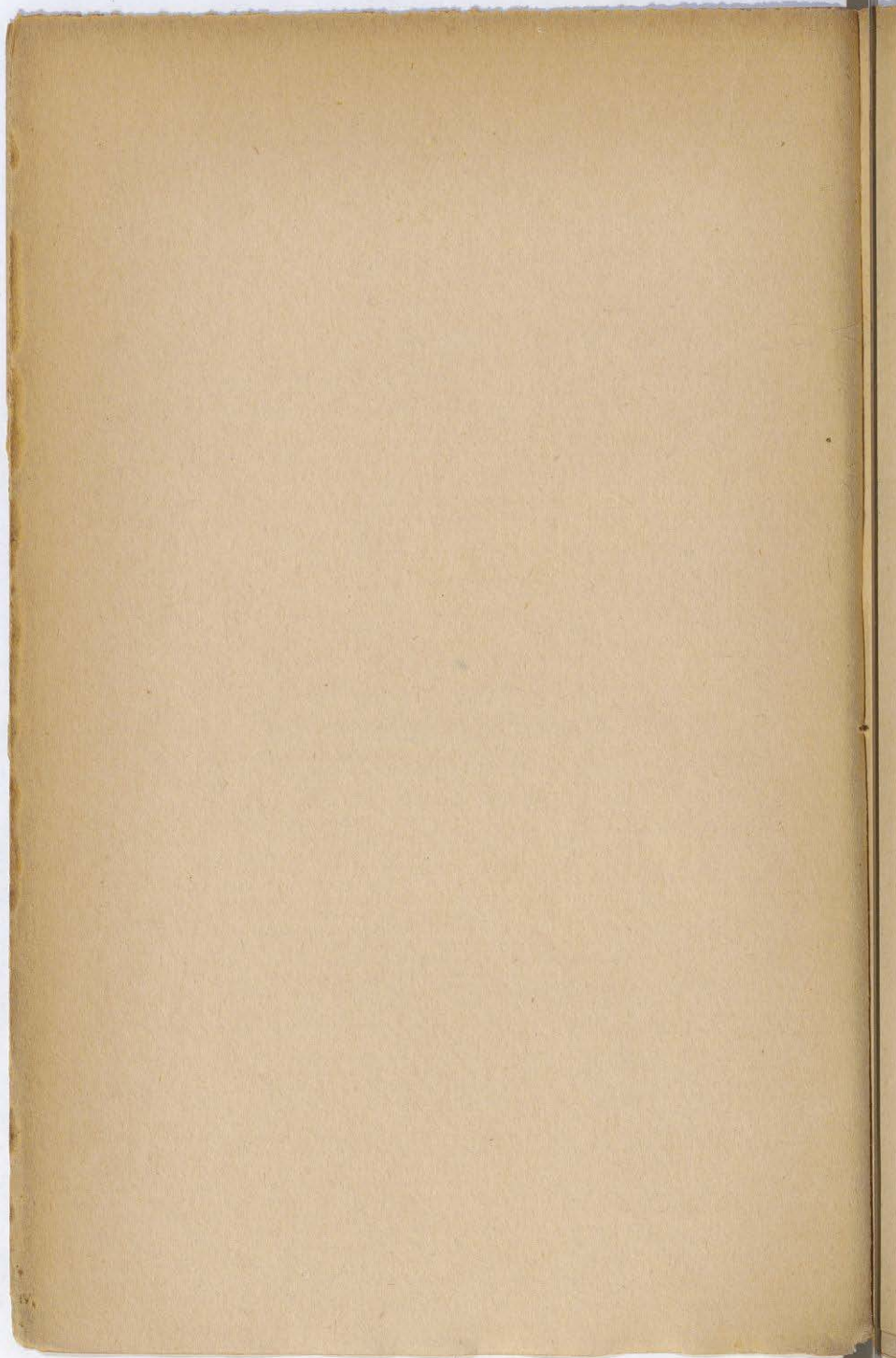
Enfants, je vous bénis ! je vous salue ô mères,  
Qui bercez dans vos flancs leurs sublimes chimères,  
Vous, qui leur apprenez, et dès le premier jour,  
Le langage éternel et divin de l'amour.  
Ne sont-ce pas vos mots, murmurés en sourdine,  
Qui jettent dans leur âme une lueur divine ?  
Et n'est-ce pas aussi vos larmes, vos soupirs,  
Qui les font, dans vos bras, si souvent se blottir ?  
Ils comprennent bientôt vos plus subtiles peines,  
Car vos premiers chagrins sanglotent dans leurs veines,  
Mais ce qui rend surtout leur amour si puissant,  
C'est que tous vos baisers ont passé dans leur sang !  
Aussi, réclament-ils une tendresse folle,  
Que vous leur prodiguez avec une parole,  
En psalmodiant tout bas, ainsi qu'un chant sacré,  
Le nom, sept fois béni, de leur père adoré.

Comme vous connaissez votre intime puissance,  
Mères, quand vous veillez sur leur intelligence.  
Avec quelle farouche et despotique ardeur  
Vous leur communiquez la foi de votre cœur !  
Vous retrouvez en eux, sans vous en douter même,  
Votre premier amour dans toute sa splendeur ;  
Leurs baisers, chaque soir, vous font un diadème,  
Tout un passé divin monte de leur candeur.



Fiers de vous obéir, de suivre votre trace,  
Vos fils feront toujours l'orgueil de notre race,  
Car leur âme a puisé dans l'amour maternel  
La pure notion du Devoir immortel !  
L'Enfant ! En prononçant ces syllabes divines,  
Nous sentons que soudain frémit dans nos poitrines  
Le cœur mystérieux des siècles à venir !  
L'Enfant ! foyer divin qui peut tout contenir :  
Hier tout le passé ; demain tout l'Avenir !  
L'Enfant ! mot qui tressaille ainsi qu'un souvenir  
Et qui met sous nos fronts soucieux et moroses  
Un peu de la lumière éternelle des choses ;  
L'Enfant ! suprême don que nous firent les Dieux !  
Hosanna de la chair ! Cantique merveilleux  
Que depuis vingt mille ans se répètent les cieux !  
Qui frémit dans le soir, qui monte avec l'aurore,  
Qui va, répercutant dans l'espace sonore  
Les sublimes désirs de notre Humanité  
Et qui pousse à jamais son cri de liberté !

---



# LE JARDIN MERVEILLEUX

SAYNÈTE

*Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre Femina  
le 14 Janvier 1908*



DISTRIBUTION :

Christiane, 18 ans. . . . .	Mlle SYLVIE.
Pauley, 20 ans . . . . .	M. VARGAS.

## LE JARDIN MERVEILLEUX

*Cette scène se passe en pleine époque romantique, dans un jardin, au printemps. — On aperçoit le balcon de la chambre de Christiane, à travers un fouillis de roses.*

### SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTIANE, PAULEY.

CHRISTIANE, seule, au milieu du jardin, tenant une gerbe de roses dans ses bras.

Des roses, par milliers, chantent à mon réveil !

On dirait qu'un baiser circule dans leur sang...

La terre énamourée a pris le ton puissant

Des pétales gonflés de pourpre et de soleil !

Il monte du jardin une telle allégresse,  
L'air est si bleu, si chaud, si fou, si pénétrant,  
Que j'ai cru défaillir, tout à l'heure, en entrant ;  
Tout le ciel ne m'eût pas donné semblable ivresse...  
Ah ! pouvoir respirer toutes en même temps

Ces roses !

Sentir frémir leurs pétales ardents !

Fiancer leur folie

Au murmure incessant qui monte vers la vie !

Et, tel jour de silence et d'ardeur,

Recevoir en plein cœur

Tous ces bouquets, tous ces parfums, toutes ces roses,  
Participer enfin au grand frisson des choses  
Et sentir, dans sa chair, battre tout le printemps !

PAULEY

Qu'elle doit être belle ainsi, dans le soleil,

Serrant contre son cœur ces gerbes embaumées !

*(Christiane s'élance vers lui.)*

Tout le jardin se donne à toi dès son réveil,

Afin de posséder tes lèvres bien-aimées.

Oh ! parle, parle encor, car j'entends en ta voix

Le murmure des nids, des ruisseaux et des bois ;

Tes mots ont la douceur des blanches tourterelles,

Ta voix, c'est tout le ciel avec ses frissons d'ailes ;



C'est, vois-tu, comme si je possédais soudain  
Un peu du soleil fou qui dore le jardin.

Christiane!...

CHRISTIANE

Seul ? qui t'a conduit ici ?

PAULEY

Ta voix, et puis aussi  
Le parfum que ta robe a laissé dans l'espace.  
Oui, ton parfum, ton chaud parfum de fleur m'enlace...

Viens là, tout près de moi, je te dirai

Mille choses jolies;

J'évoquerai

Nos plus chères folies,  
Afin d'entendre encor, dans le matin joyeux,  
Ton beau rire d'enfant éclater sous les cieux.

CHRISTIANE

Rire ? quand tes chers yeux sont privés de lumière !  
Non, laisse-moi plutôt caresser tes paupières,  
Tout doucement, comme autrefois.

PAULEY

Comme autrefois...

CHRISTIANE

Tu pleures ?

PAULEY, *d'une voix lointaine.*

J'évoquais tout l'amour qui passe au fond des heures,  
Et je voyais, au fond d'un somptueux décor,  
Tes mots se dérouler comme des vagues d'or !  
Oui, j'évoquais, dans la forêt, entre les branches,  
Ta maison avec ses milliers de roses blanches,  
Ta maison, si jolie avec ses volets verts,  
— Comme des yeux jaloux sur le ciel entr'ouverts —  
Ah ! comme je t'aimais, ô ma petite fée,  
Quand, dans ta robe blanche et toute décoiffée,  
Tu me criais bonjour en te moquant de moi...  
Je n'étais qu'un enfant, mais j'étais fou de toi,  
Si fou, que j'ai senti, certains soirs de bonheur,  
Tout un flot de parfums s'engouffrer dans mon cœur !  
Depuis...

CHRISTIANE, *l'interrompant.*

J'ai, chaque jour, apporté dans ta vie,  
Un rayon d'espérance et de mélancolie ?

PAULEY

Depuis, tous mes instants ne sont qu'un long martyr,  
Mes yeux ne sont-ils pas privés de ton sourire.

CHRISTIANE

Ne suis-je pas toujours ton jardin merveilleux ?

## PAULEY

Un grand jardin, triste et délicieux,  
Bordé de lys et de roses étranges ;  
Un jardin parfumé comme la chair des anges,  
Frais comme un paradis, troublant comme un mystère,  
Un jardin, contenant tout l'amour de la terre !  
Je t'attendis longtemps à l'ombre de ces fleurs  
Dont je n'ai jamais pu contempler les couleurs,  
Toutes ayant pour moi conservé la pâleur  
Des roses, qui, jadis, enlaçaient ta fenêtre ;  
Et je souffre, vois-tu, je souffre au fond de l'être,  
En songeant que jamais je n'aurai la douceur  
De voir au fond des nuits s'ouvrir toutes ces fleurs.

CHRISTIANE, *prenant des roses blanches et les lui faisant respirer :*

Ne reconnais-tu pas nos roses enfantines ?

PAULEY, *troublé.*

Ah ! pourrais-je oublier leurs caresses divines ?  
Sont-elles pas pour moi comme un gage charmant  
De ton premier aveu, lorsque j'étais enfant.

CHRISTIANE, *tendrement.*

Ce sont toujours les mêmes...





PAULEY, *en lui baisant les mains.*

Alors, je les bénis, puisque tu m'aimes.  
(*On entend des cloches dans la campagne. — Christiane prend toutes les roses, les respire voluptueusement et les jette aux pieds du jeune homme.*)

CHRISTIANE

Quel parfum ! Tiens, prends-les, je te les donne !

PAULEY

N'est-ce pas l'*Angelus*, qui, dans les branches, sonne ?

CHRISTIANE

Il va falloir quitter cet horizon.

PAULEY

M'abandonner encor !

CHRISTIANE

Pas pour longtemps, sans doute,  
Je reviendrai jeter des roses sur ta route ;  
Ne dois-je pas bientôt habiter ta maison  
Pour toujours ?

PAULEY

O mon divin amour !  
Voici que va finir l'enivrante saison ;  
Reviendras-tu, portant dans tes bras merveilleux,

Toutes les fleurs du grand jardin délicieux ?  
Je crois te voir, parfois, passer devant mes yeux :  
Tu m'apparais avec ton beau manteau de fée,  
Comme jadis, gamine et toute décoiffée ;  
— Le soleil, tel un Dieu, ruisselle sur les fleurs ;  
De lourds pétales blancs tombent comme des pleurs ;  
L'air est chaud, lumineux, violent et mortel ;  
Et tu souris au fond du silence éternel,  
Cependant qu'au contact de ta robe légère  
Des roses, par milliers, croulent dans la lumière.

CHRISTIANE

Tu me revois avec tes yeux de fiancé...

PAULEY

Serrant contre ton cœur jaloux tout mon passé !

*(Chant de pâtre dans le lointain. — Ils écoutent, enlacés.)*



## SCÈNE II

CHRISTIANE

Quelle est la fleur que tu préfères,  
La rose rouge ou le lys blanc ?

PAULEY, *semblant suivre une vision.*

J'aime la rose dont le sang  
Rappelle les minutes chères ;  
Mais j'idolâtre le lys blanc,  
Pour son parfum âcre et puissant  
Et peut-être, qui sait, ô chère !  
Pour toutes les larmes amères  
Qui m'ont brûlé l'âme et le sang,  
Depuis qu'en secret, je préfère  
Ta lèvre rouge à ton front blanc.

*(Christiane effeuille quelques roses sur les mains de Pauley,  
puis dénoue ses cheveux.)*

Mais quels parfums, soudain, m'enlacent, m'environnent ?  
Sont-ce tes longs cheveux, qui sous mes doigts frissonnent  
Tes longs cheveux, vivants comme des fleurs ?



## CHRISTIANE

Non, c'est tout le printemps qui monte vers nos cœurs!

*(Elle prend toutes les fleurs dans ses bras et les lui tend.)*

J'ai rapporté pour toi du jardin merveilleux

Tous ces bouquets, tous ces parfums, toutes ces roses

Afin de voir renaître un instant, sous tes yeux,

Un peu du grand soleil épandu sur les choses.

*(Prenant une rose rouge et un lys.)*

J'ai rapporté pour toi du jardin merveilleux

Cette rose au cœur pourpre et ce calice d'or;

— Chacune de ces fleurs doit posséder encor

Son magique pouvoir : ce lys est pour tes yeux,

Je l'ai cueilli dans le jardin des Dieux,

Là-bas, au cœur chaud de la Terre!

Cette rose est plus divine encore

Car sa pourpre contient les frissons de l'aurore,

La volupté des nuits et l'éclat de mon sang!

Notre amour est semblable à cet accord puissant!...

## PAULEY

Semblable au chant sacré qui monte de tes lèvres!

Oh! parle, parle encor, laisse grandir ma fièvre,

Car chacun de tes mots, en s'élançant vers moi,

Fait frissonner mon cœur d'un immortel émoi...

Oui, depuis que je suis dans ta chaude lumière,  
J'ai senti tout le ciel frémir sous ma paupière!

CHRISTIANE, *l'entraînant vers le soleil.*

Ouvre tes yeux, mon bien-aimé,  
Ouvre tes yeux dans l'espace embaumé,

Un grand soleil d'amour descend sur toutes choses;  
Il semble que la terre, en enlaçant les cieux,  
Ait fait mûrir pour nous ses baisers et ses roses,  
Tant l'ivresse nous rend profonds, silencieux.

Viens! je te donnerai ma jeunesse et sa force!  
Là-bas, la forêt tremble au grand frisson du jour!  
Viens, nous respirerons dans les senteurs d'écorce  
Tous les parfums puissants des longues nuits d'amour.

La saison merveilleuse a passé sur la terre,  
Entends-tu la clameur immense du printemps?  
Vénus poursuit là-haut sa course légendaire  
Entraînant vers son char nos matins éclatants.

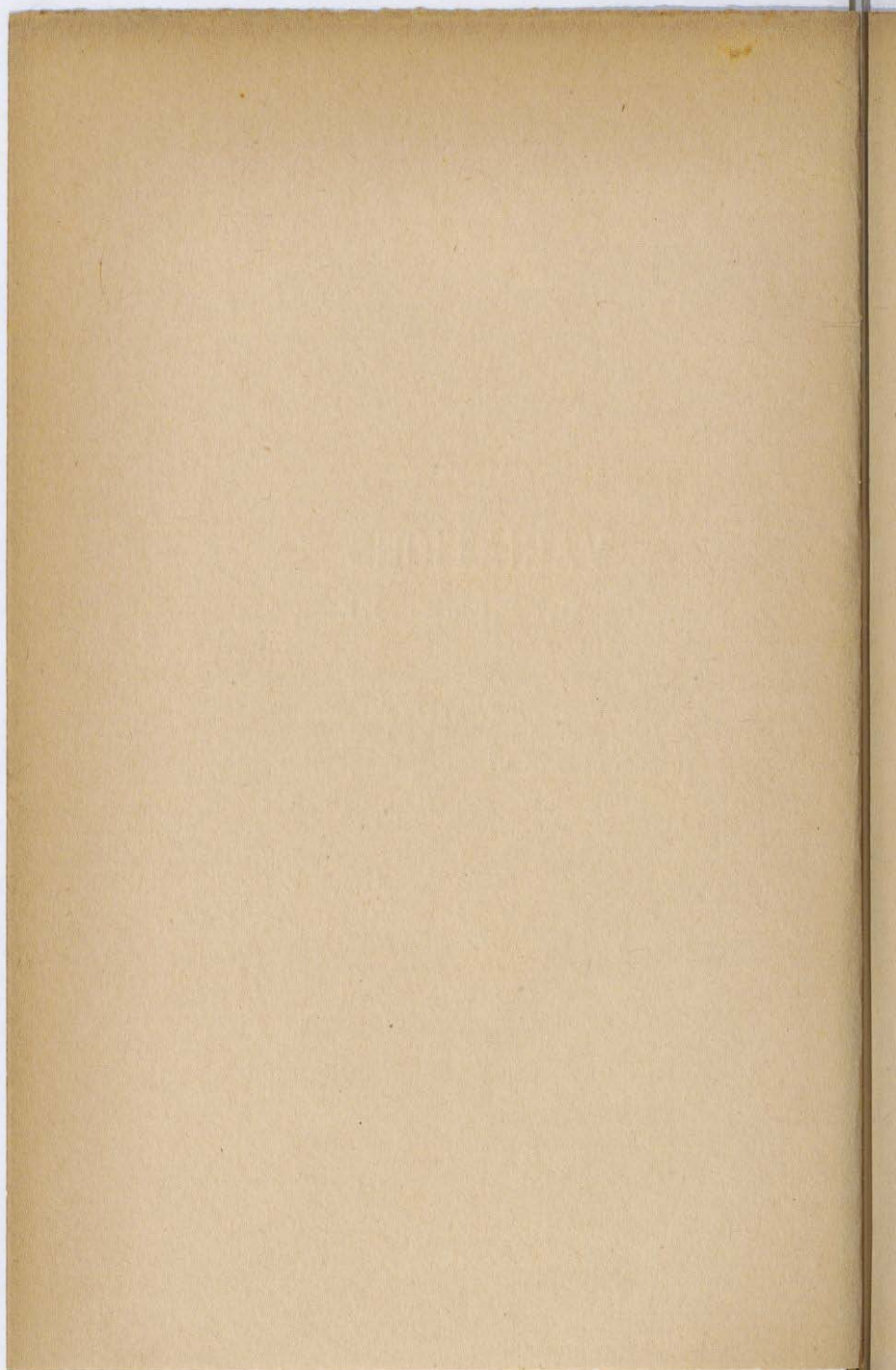
Viens! nous nous aimerons dans la splendeur du monde,  
Tandis que le soleil, ce vieux roi des sillons,  
Fera jaillir de l'heure immortellement blonde  
Tout un ruissellement de fleurs et de rayons!

---

## VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME

J'ai composé pour toi ces quelques méchants vers.  
Venus je ne sais d'où, qu'ils s'en aillent de même...  
Ils te révéleraient peut-être un univers,  
Si tu ne savais pas déjà combien je t'aime.



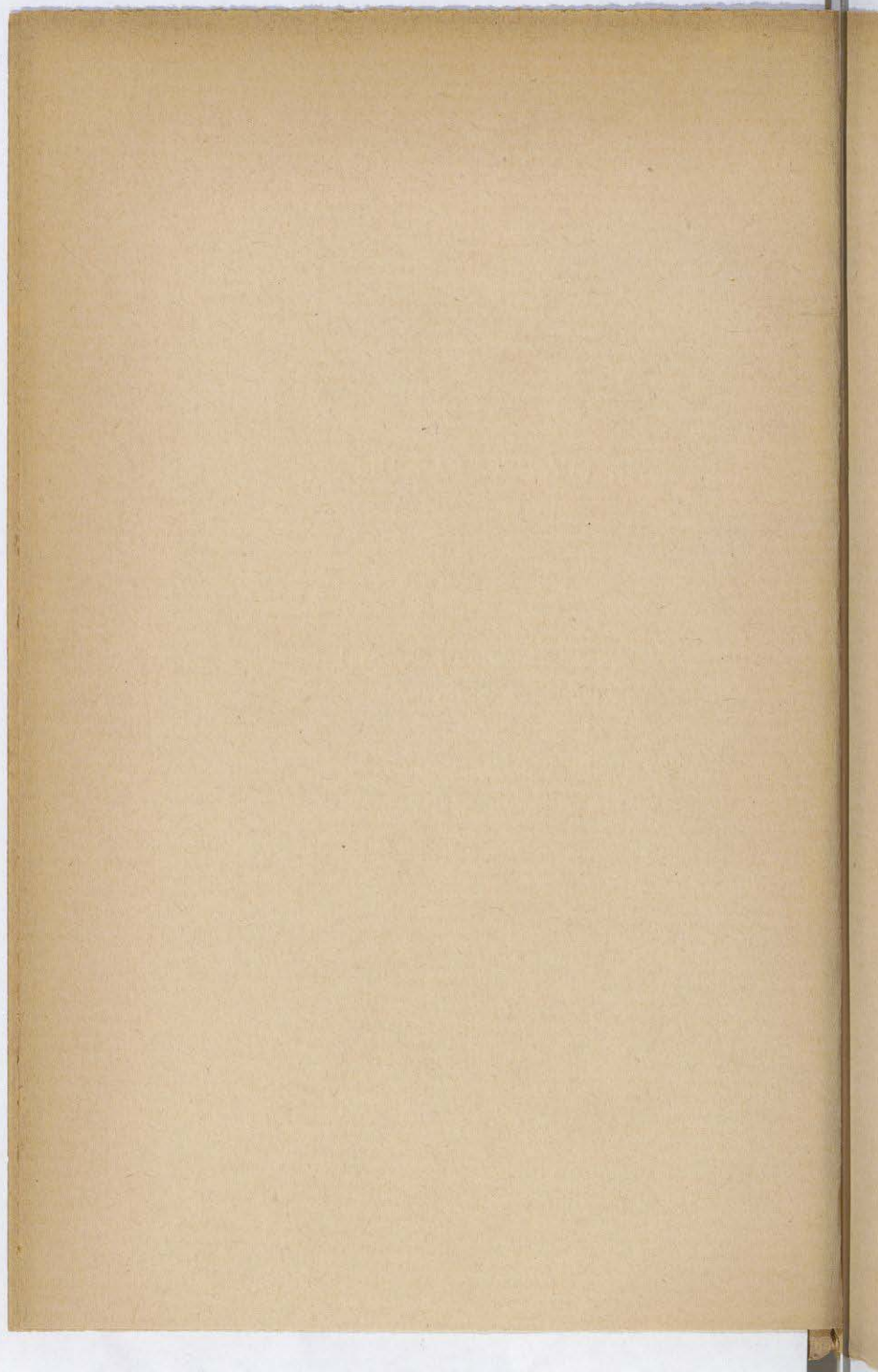


NE M'AS-TU PAS DIT?...

Des vers ! toujours des vers !  
Quand on a le travers  
De toujours en écrire,  
Le mieux serait d'en rire ;  
Mais vous pleurez ! pourquoi ?

— Je pense à toi. —

---





## MÉLODIE

Il est des matins blancs, parfumés de verveine,  
De purs matins, joyeux, limpides et troublants  
Où le cœur, malgré nous, follement nous entraîne  
Vers le soleil, parmi la ronde du printemps.  
Il est des matins blancs parfumés de verveine.

Il est des matins bleus jonchés de violettes ;  
Si nous allions rêver, dis-moi, mon jeune amour,  
Sous ces bois embaumés comme des cassolettes,  
Dont l'écho sait encor le mot du premier jour ?  
Il est des matins bleus jonchés de violettes.

Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes,  
L'automne a ravagé doucement la saison,  
Pourrais-je, sans pâlir, demander si tu m'aimes ?...  
Vois, tout autour de nous s'endeuille la maison.  
Il est des matins gris bordés de chrysanthèmes.

---

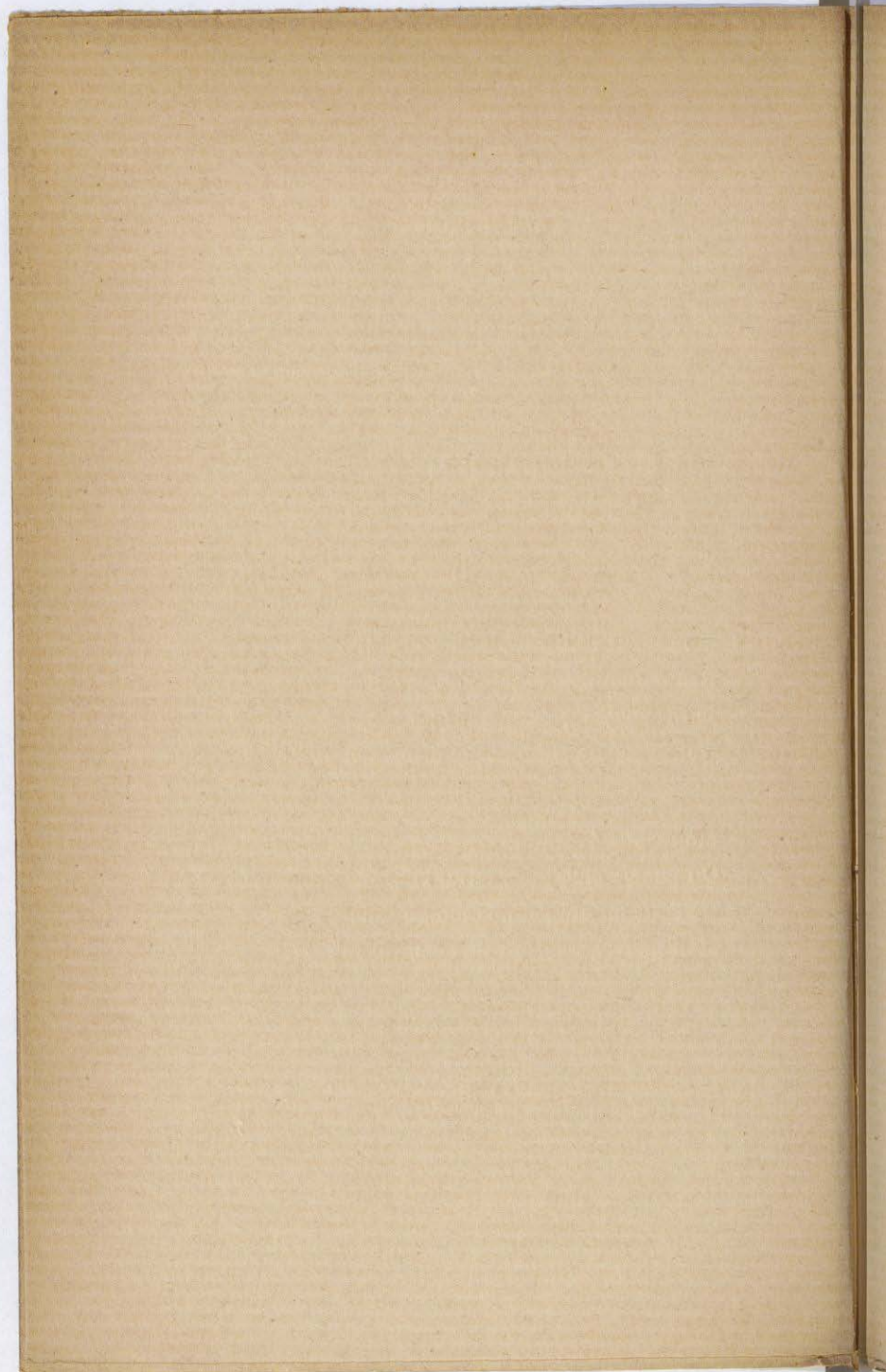
## PARFUMS

Mon cœur d'enfant était un paradis  
Rempli d'oiseaux et de choses jolies,  
Je me souviens des grands jours attiédís  
Qui m'inspiraient mes premières folies.

Mon cœur de femme est un miroir terni  
Où jamais plus je ne verrai l'image  
De l'être en qui j'ai mis mon infini ;  
Mon pauvre cœur est un enfant bien sage.

---





## SOUS LES BAMBOUS

Le parc ensoleillé rend les oiseaux criards,  
La terre, en pleine sève, exhale un parfum d'ambre,  
Le printemps se revêt de somptueux brocarts  
Et dans son corset vert tout doucement se cambre.

Regarde tout là-bas, en rameaux si légers,  
Le massif adorable et frais des orangers ;  
Serait-ce pas l'amour qui fit tristes et blanches  
Tous ces milliers de fleurs qui pendent à ces branches ?

Le soleil s'est glissé dans l'ombre comme un fou  
Et met sur chaque feuille un éclat de bijou ;  
La gamme des couleurs éclate sous ma tempe :  
J'ai pour bien des hivers à rêver sous la lampe.

---



## RÉVEIL

Le soleil est venu frapper contre ma vitre :  
« — Allons, vite, debout, il faut me recevoir,  
« Laisse tes gros cahiers dormir sur ton pupitre,  
« Tu me retrouveras, là-bas, près du lavoir. »

Alors, je suis partie en riant vers la plaine ;  
La campagne frileuse allongeait ses moissons ;  
D'énormes chardons bleus s'accrochaient à ma traîne  
Et mille insectes fous criaient dans les buissons.

Des mots d'amour semblaient voler dans la clairière ;  
Je les ai tous redits dans un acte de foi,  
Lorsque soudain, parmi des vagues de lumière,  
Ton nom, comme un oiseau, s'est blotti contre moi.

Ne souris pas, je t'aime, et c'est là mon excuse,  
Écoute bien plutôt tout ce qui m'arriva :  
Croyais-tu le soleil capable d'une ruse ?  
Je fus au rendez-vous ; lui, point ne s'y trouva...

Le vieux malin s'était caché pour me surprendre,  
Et comme je pleurais près du petit lavoir,  
L'astre fou me cria : — « J'ai des rayons à vendre,  
Ouvre ton cœur, enfant, tu vas en recevoir. »

---

## BATTEMENT D'AILES

Les soirs d'été si doux, voilés de crêpes bleus,  
Où le cœur vient mourir dans un battement d'ailes,  
Font les arbres légers comme de blonds cheveux  
Sur lesquels, en rêvant, flotteraient des dentelles.

Le lac a revêtu ses tons de camaïeux  
Et reflète en son eau, du ciel, l'unique étoile...  
Regardons-nous, veux-tu, tout au fond de nos yeux  
Afin que notre amour hisse sa blanche voile.



Ah ! laissons-nous bercer par le divin hasard...  
Quel bonheur de s'aimer au cœur même des choses,  
De jeter sur la vie un doux et long regard,  
De jeter sur la vie, à pleines mains, des roses!...

---

## NOCTURNE

Il est minuit.  
La bonne odeur du bois fait frissonner les roses ;  
L'étoile luit ;  
Mon cœur a chaud ce soir ; sais-je pour quelles causes ?

Tu peux venir,  
Je ne te dirai rien... je laisserai la chambre  
Se souvenir...  
Déjà roulent vers nous de longs effluves d'ambre.

Trouves-tu pas  
Que l'ombre agit sur nous comme un puissant dictame ?  
On était las...  
Soudain la nuit vous berce et vous emporte l'âme !

Mais tu souris  
Mystérieusement, sans trop comprendre,  
Et t'attendris  
Car tu sais bien que tes baisers vont me reprendre...

Je t'aime tant !  
Donne tes yeux, sois grave, et donne-moi tes lèvres,  
Pour qu'en partant  
Je puisse encor crier ton nom parmi mes fièvres !

---



## DÉCEPTION

J'avais bien résolu ce soir, en vérité,  
De composer pour toi, sinon quelque chef-d'œuvre,  
Du moins, je te l'avoue avec sincérité,  
— Étant des grands rimeurs le très humble manœuvre —  
Quelques vers sur l'amour, sur la vie et sur rien.  
Or donc, je m'enfermai dans une pièce sombre,  
Commandant à mon cœur d'agir comme un vaurien,  
Et de me raconter, sans calculer le nombre,

Ses crimes les plus noirs, ses larcins impunis ;  
Le drôle eut peur, sans doute, et garda le silence,  
Je crois que mes instants se fussent rembrunis  
Au souvenir précis de son indifférence :  
Je mis donc hors de cause, et pour cause, mon cœur.  
Mais si je revenais à ce qui m'intéresse ?  
Je voulais donc des vers pour endormir ma peur.  
Les vers, me direz-vous, se font dans la paresse ?  
Ma foi, c'est le moyen de reposer en paix,  
Lorsqu'on a supporté tout le jour, en silence,  
Ces sortes d'importuns qui pour vous font des frais,  
Et qui vont, grelottant dans leur indifférence ;  
Pauvres gens, si surpris qu'on ait pu rire au nez  
Des déclarations de leur sottise cervelle,  
Et qu'on ait franchement crié bien haut : assez !  
Quand ils osaient parler de tendresse éternelle !  
Faiseurs de songes creux, qui ne comprennent pas  
Qu'un peu de vérité vaut mieux que leurs sornettes,  
Et que plus de franchise eût dirigé leurs pas,  
Et fait d'eux des amants, non des marionnettes !

Mais oui, j'adore l'ombre, et l'espace et le vent ;  
J'aime la volupté que procure une larme ;  
Quand je la sens venir je m'élance au devant,



Sachant bien, pour mon cœur, quel en sera le charme.  
J'aime ce petit coin triste et silencieux  
Où, par les soirs trop lourds, vient s'accouder mon rêve ;  
Je reste là pensive et regarde les cieux,  
Attendant qu'une étoile en mon âme se lève !

Mais où m'entraîne donc ce maudit balancier ?  
Pour peu que cela dure encore quelques minutes,  
Je crains de ne pouvoir arrêter mon coursier,  
Et de faire éclater en moi bien des disputes.  
Je voulais raconter, qu'ayant depuis longtemps  
Négligé d'aborder ma très charmante muse,  
— Ayant sans doute ailleurs perdu fort bien mon temps —  
J'avais imaginé cette petite ruse  
De préparer chez moi, pour elle, adroitement,  
Ces mille riens jolis qui font qu'une maîtresse,  
Bien que n'éprouvant pas la plus petite ivresse,  
Sans trop savoir pourquoi se donne à son amant.

Bien que ce fût le soir et qu'en ma jeune tête  
Régnaît le plus grand calme, un rêve me hantait :  
Celui de voir couchée au milieu de ma fête  
Cette indomptable muse au visage parfait,



Cette idéale amante, au front rempli d'étoiles,  
Que l'on contemple presque avec étonnement,  
Tant la splendeur du ciel qui flotte dans ses voiles  
Laisse au fond de nos cœurs un éblouissement.

Mais je n'ai rien prouvé de plus que tout à l'heure,  
Que t'en semble ma muse ? Oserais-tu nier  
Qu'il ne manquait que toi ce soir dans ma demeure,  
Et que mes vers sont bons à jeter au panier ?  
Pourquoi ? Mon Dieu, la chose est toute naturelle :  
Je t'avais invitée en excluant l'amour,  
Ne l'ayant pas jugé comme une bagatelle,  
Tu trouvas bon, ma foi, de me jouer le tour  
De manquer au banquet de mon indifférence ;  
D'aller ailleurs emplir ta coupe de nectar,  
Cependant que comptant les larmes du silence  
Je me laissais glisser au fond d'un cauchemar.

---

## RÉPONSE

Une lettre? vraiment je ne sais pas écrire,  
A quoi bon, n'est-ce pas, me torturer en vain?  
Je ne sais pas le grec, j'ai désappris le rire,  
Je n'ai pas même, hélas! une âme d'écrivain...  
Je suis tout à fait bête! en vérité, c'est maigre...  
Mais je sais être bête et comprendre les gens;  
D'une discussion je sors parfois intègre,  
Bien que ne possédant pas l'ombre de bon sens.

Il était une fois un fort méchant poète  
Qui s'avisa d'aimer à la façon des Dieux ;  
Peste ! c'est, de nos jours, une bien grande fête  
Que s'attabler ainsi largement sous les cieux !  
Je ne vous dirai pas ce qu'il advint d'un rêve ;  
Je vous laisse penser tout ce que vous voudrez ;  
On pourrait discuter sur ce sujet, sans trêve ;  
Nous en reparlerons... lorsque vous reviendrez.

---



A MADAME C\*\*\*

Ma foi, madame, je vous hais !  
La chose est bête, allez-vous dire ?  
Je tiens pourtant à vous maudire,  
N'en déplaise à tous vos laquais.

Vous eussiez mérité, sans doute,  
Plus sévère punition  
Que cette malédiction ?  
Mais n'êtes-vous pas sur ma route ?

Je n'aurais qu'à faire un seul pas  
Pour me venger; oui, sur mon âme !  
Le ferai-je ? Hélas ! non, madame,  
Dormez en paix, mon cœur est las.

En vérité, je vous concède  
Ce doux pouvoir que j'ai sur Lui ;  
Profitez-en bien aujourd'hui,  
Puisqu'un bon démon me possède...

Mais surtout n'oubliez jamais,  
— J'ai pris la peine de l'écrire,  
Prenez donc celle de me lire, —  
N'oubliez pas que je vous hais !

---

## A UNE MÈRE

Toi qui fus ma bonne marraine;  
Toi, malgré tout, en qui je crois,  
Lui parles-tu de l'Autrefois,  
Le soir, lorsqu'il a trop de peine?

Prends-tu son front sur tes genoux,  
Le berces-tu contre ton âme?  
Ah! que j'envie, ô noble femme,  
Ton cœur maternel et si doux.



Si doux, et pourtant bien sévère,  
Puisque, malgré ce dur exil,  
Tu maudis encor, paraît-il,  
Mon existence et sa misère.

Mais que t'importe si je meurs,  
Si de toi me vient tant de peine,  
N'es-tu pas la bonne marraine  
Dont j'ai jadis baisé les pleurs ?...

---

## CAPRICE

Quinze ans! vous souriez ? mais oui, quinze ans à peine,  
C'est une bonne aubaine  
Pour un être un peu fou...  
Le soir, à ses genoux,  
Je lis quelque poème;  
Je ne sais si je l'aime,  
Mais ses lèvres, ses yeux,  
Font plus délicieux  
L'instant qui vient charmer ma peine.

---





## AVAIS-JE TORT ?

Je me souviens,  
Tu souriais, câlin, à ta fenêtre,  
Parmi les tiens,  
Pourquoi fus-je troublée au fond de l'être ?

J'entrai, les yeux vers toi, j'étais si folle !  
Tu pris ma main,  
Je demeurai pensive, sans parole,  
Ce fut divin...

Après ? Je ne sais plus... j'ai pris des roses,  
J'ai pris ton cœur,  
Puis, je m'en suis allée avec ces choses,  
Comme un voleur.

La nuit riait, croyant à ma fortune  
Assurément...  
N'avais-je pas volé plus que la lune  
En t'emportant ?

Une étoile, sous son capuchon mauve,  
Trembla très fort  
En me voyant courir vers mon alcôve...  
Avais-je tort ?...

---

## CHANSON

Je voyage au clair de la lune,  
Sous bois ;  
Les feuilles vont taire, une à une,  
Leurs voix ;  
Le train m'emporte vers la dune,  
Je crois,  
Et je chante au clair de la lune  
Pour toi.



Si je n'ai, pour toute fortune,  
Ma foi,  
Que les cieux, les bois, la grand'dune  
Et toi;  
Si j'ai fait de mon infortune  
Ma loi,  
Demande tout bas à la lune  
Pourquoi.

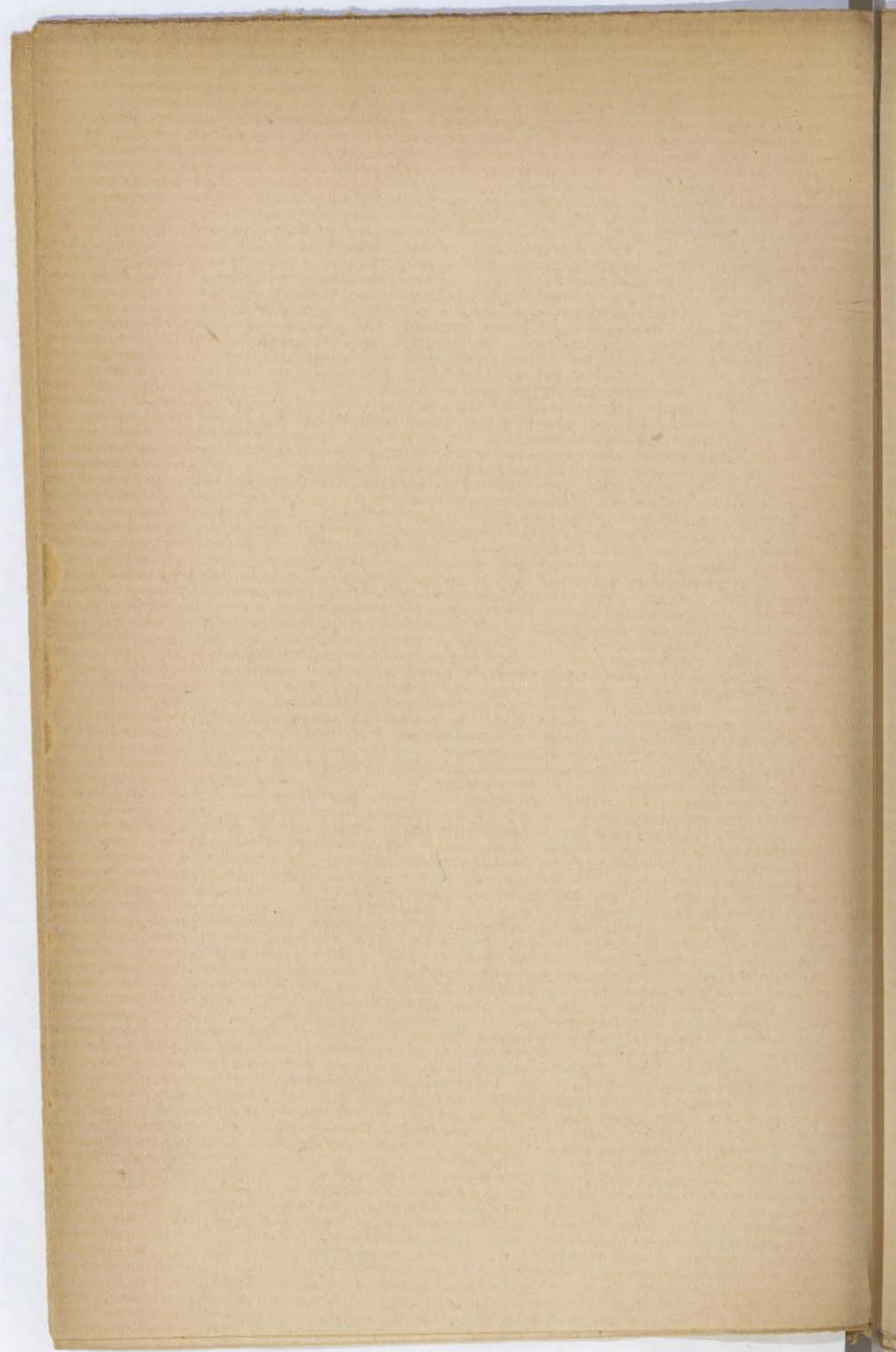
---

## AS-TU SONGÉ?

As-tu songé, près de la mer,  
Lorsque les nuits ensorcelées  
Tordaient dans le sillage amer  
Les grandes vagues étoilées ?

As-tu songé que j'étais là,  
Debout, frémissante, parée,  
Et que toute ma chair brûla  
Du grand désir d'être adorée ?

---





## JE T'AIME

Si j'étais toute à toi, comme je le désire,  
Si, près du tien, mon cœur s'endormait chaque soir,  
Ferions-nous mieux vibrer notre amoureuse lyre ?  
Ferions-nous mieux chanter notre adorable espoir ?

Sentirions-nous frémir, au large des caresses,  
La volupté divine offerte à notre esprit  
De nous sentir rivés par de telles détresses ?  
Oh ! l'ineffable mot que nos lèvres ont dit !...

En arrivant à nous du fond des destinées,  
L'Amour a revêtu son manteau de douleurs;  
Ses plis vont recueillir l'ombre de nos années  
Et toute la tristesse immense de nos cœurs.

---

## T'EN SOUVIENT-IL

Ce fut un soir, t'en souvient-il ?  
Un soir de verveine et de roses,  
Que j'emportai ton cœur subtil  
Parmi d'inoubliables choses.

N'était-ce pas un jeu divin  
Que ces pétales sur ma lèvre ?  
Gouttes d'un très précieux vin  
Qui m'ont communiqué ta fièvre.



Ils en ont ri, ne sachant pas  
Que j'en pourrais mourir, peut-être;  
Pouvaient-ils savoir qu'ici-bas  
Tu devenais ma raison d'être ?

Salut à toi, mon bien-aimé.  
Gloire à l'inoubliable fête  
Qui rapprocha nos cœurs charmés,  
Nos cœurs d'amant et de poète !

---

## COMME AUTREFOIS

J'ai revêtu, ce soir,  
Mon large manteau noir,  
Celui que je mettais au temps de nos folies,  
Quand tes yeux s'emplissaient de mes mélancolies.

Puis, j'ai remis la fleur  
Qui tremblait sur mon cœur  
Jadis : géranium ou branche de verveine ?  
O parfum qui contient une si douce peine...

Car j'ai pleuré d'amour,  
Tout bas, jusques au jour.  
N'as-tu pas vu, parmi des lambeaux de dentelles,  
Mes bras nus suppliants s'ouvrir comme des ailes ?

Et mon grand manteau noir  
Flotter au vent du soir ?

---

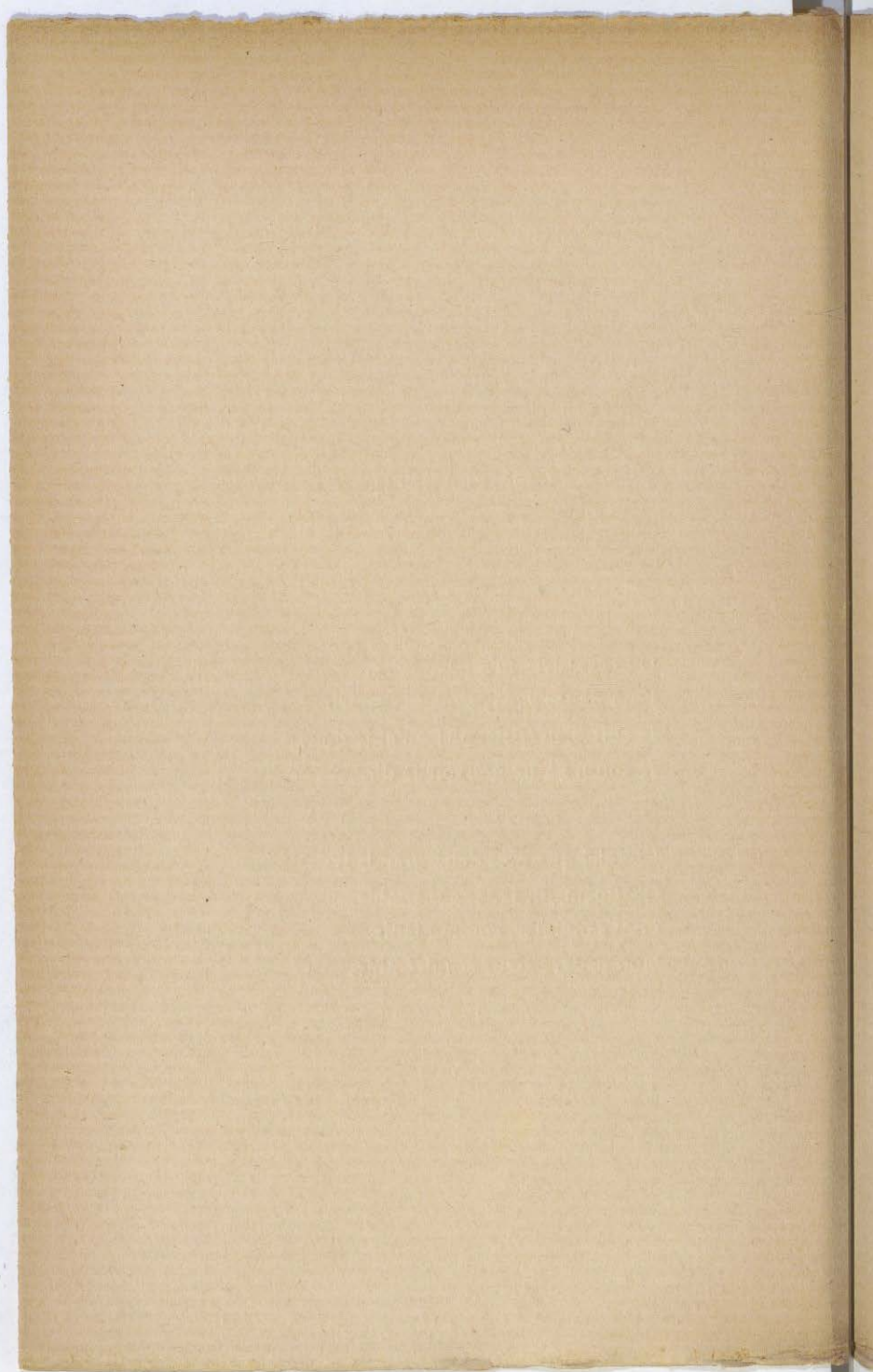


## COMPLAINTE

Que cet hiver m'a paru long,  
Loin de tes yeux, sans ton sourire ;  
Je suis bien triste, ah ! qu'ai-je donc ?  
Je souffre à ne pouvoir le dire.

Et voici que mes deux grands lys,  
Obstinément, là, sur ma table,  
Font sangloter, comme jadis,  
Mon pauvre cœur si misérable.

---



## REMEMBER

J'aime tes yeux pour leur mystère,  
Et pour l'inexprimable émoi  
Qu'ils firent naître, un soir, en moi,  
Quand tu t'offris à ma misère.

Ce fut la veille de l'été,  
Trois ans bientôt, dis, que t'en semble ?  
Que nous étions heureux ensemble !  
Depuis, l'ai-je jamais été ?



Je revois tout : le salon triste  
Et mon fauteuil très près du tien,  
Tu ne m'as rien dit, presque rien,  
Pourtant ta voix, en moi, persiste.

J'ai murmuré : veux-tu ces fleurs,  
Ces fleurs, que ma lèvre a touchées ?  
Puis, nos bouches s'étant cherchées,  
Je crus défaillir sur ton cœur !

Plus tard, quand j'eus franchi ta porte,  
Devant m'éloigner à jamais,  
Je compris combien je t'aimais,  
Combien ma tendresse était forte ;

Car, en dépit des propos vains,  
De ton mépris, de leurs mensonges,  
J'ai pu cristalliser mes songes  
Et nos instants les plus divins.

Pourtant, je souffre au fond de l'être,  
Ma voix est pleine de sanglots,  
Pour ne t'avoir pas dit les mots  
Qu'il eût fallu dire, peut-être...

---

## LE SECRET D'UNE FLEUR

*A une Parisienne.*

Ceci me fut conté par un brin de verveine  
Certain soir de printemps léger comme une peine.  
Qui m'écoutait ? me direz-vous... L'ombre et le temps  
Blottis dans un massif de géraniums blancs.  
Je crois bien qu'une rose, aussi, prêta l'oreille,  
Car je vis s'envoler une feuille vermeille.  
Vous dire ce secret ? le pourrai-je vraiment ?  
Sachez donc qu'une fée avait eu pour amant...  
— Vous souriez déjà ? comme vous êtes femme...  
Vous tenez donc beaucoup à ce récit, madame ?

Il était une fois... — vous révéler le nom  
Que j'ai trouvé caché sous cette histoire ? non ;  
Prenez plutôt ce médaillon sous ma dentelle :  
Y voyez-vous rêver, dans sa grâce immortelle,  
Une humble et chaste fleur au calice embaumé ?  
On dirait que le temps jaloux l'a refermé...  
Quelle amoureuse main conserva sous ce verre  
Cette adorable fleur et son troublant mystère ?  
Depuis bien des saisons, je la vois, chaque jour,  
Entr'ouvrir en tremblant sa corolle d'amour ;  
On m'a dit qu'un baiser revient, par intervalles,  
Faire battre le cœur qui dort dans ses pétales,  
Et que l'on voit parfois sortir du médaillon  
Un humble aveu d'amour sous forme de rayon.

Ceci me fut conté par un brin de verveine,  
Certain soir de printemps, divin comme une peine !

---



## AH ! T'EMMENER LA-BAS !

Bientôt la saison folle enivrera les êtres,  
Tout chantera : les oiseaux et les fleurs ;  
Avril fera rêver les couples aux fenêtres ;  
L'air sera tiède et doux comme des pleurs.

Ah ! t'emmener là-bas, dans ma chère vallée,  
Près des ruisseaux, au bruit si cajoleur !  
Mon âme, si souvent, vers eux, s'en est allée  
Quand j'avais soif d'espace et de fraîcheur.

Tu verras le printemps frémir entre les branches,  
Tout le soleil ruisseler sur les fleurs ;  
Les bois nous donneront leurs violettes blanches  
Et le jardin son intime douceur.

L'aurore, en pénétrant lentement dans ta chambre,  
T'imprégnera d'ineffable langueur...  
Je mettrai près de toi mon corps parfumé d'ambre  
Tu souriras, blotti contre mon cœur.

Ah ! t'emmener là-bas dans ma chère vallée  
Avant que la saison se soit toute envolée !

---

## MATIN D'AUTOMNE

Regarde, le soleil escalade la vigne,  
Ouvrons vite la porte à ce grand fou,  
Car il se pourrait fort que le filou  
Allât chez le voisin malgré notre consigne.

Ah ! l'exquise journée ! et qu'il fera bon vivre  
N'ayant pour seul souci que notre amour ;  
Enlace moi, veux-tu, voici le jour ;  
Le jardin nous sourit dans l'ombre qu'il enivre.



Il me plairait de t'emmener très loin d'ici,  
A travers bois, sous ce grand ciel qui les endeuille;  
Nous marcherions très lentement, comme ceci,  
La forêt, sous nos pas, ferait chanter ses feuilles.

Pourquoi toujours cet air adorable et moqueur?  
Entends plutôt ce bruit de source dans la vasque,  
Reconnais-tu ce ton badin, un peu fantasque?  
On dirait que la source a passé par ton cœur.

La forêt, ce matin, a pris son air d'automne,  
Quelques feuilles déjà volent vers la maison;  
Septembre a retrouvé sa grâce monotone,  
Une immense douceur monte de la saison.

Te serais-tu douté qu'il existait encore  
Mille petites fleurs d'un rose éblouissant?  
Prends ces branches, regarde, on dirait que l'aurore  
A mis sur chaque tige une goutte de sang.

Que ce jardin me paraît grand dans le silence,  
Que l'air qu'on y respire est tiède et lumineux;  
Ce jardin n'est-il pas un jardin merveilleux  
Puisqu'il nous fait rêver d'un bonheur plus intense.

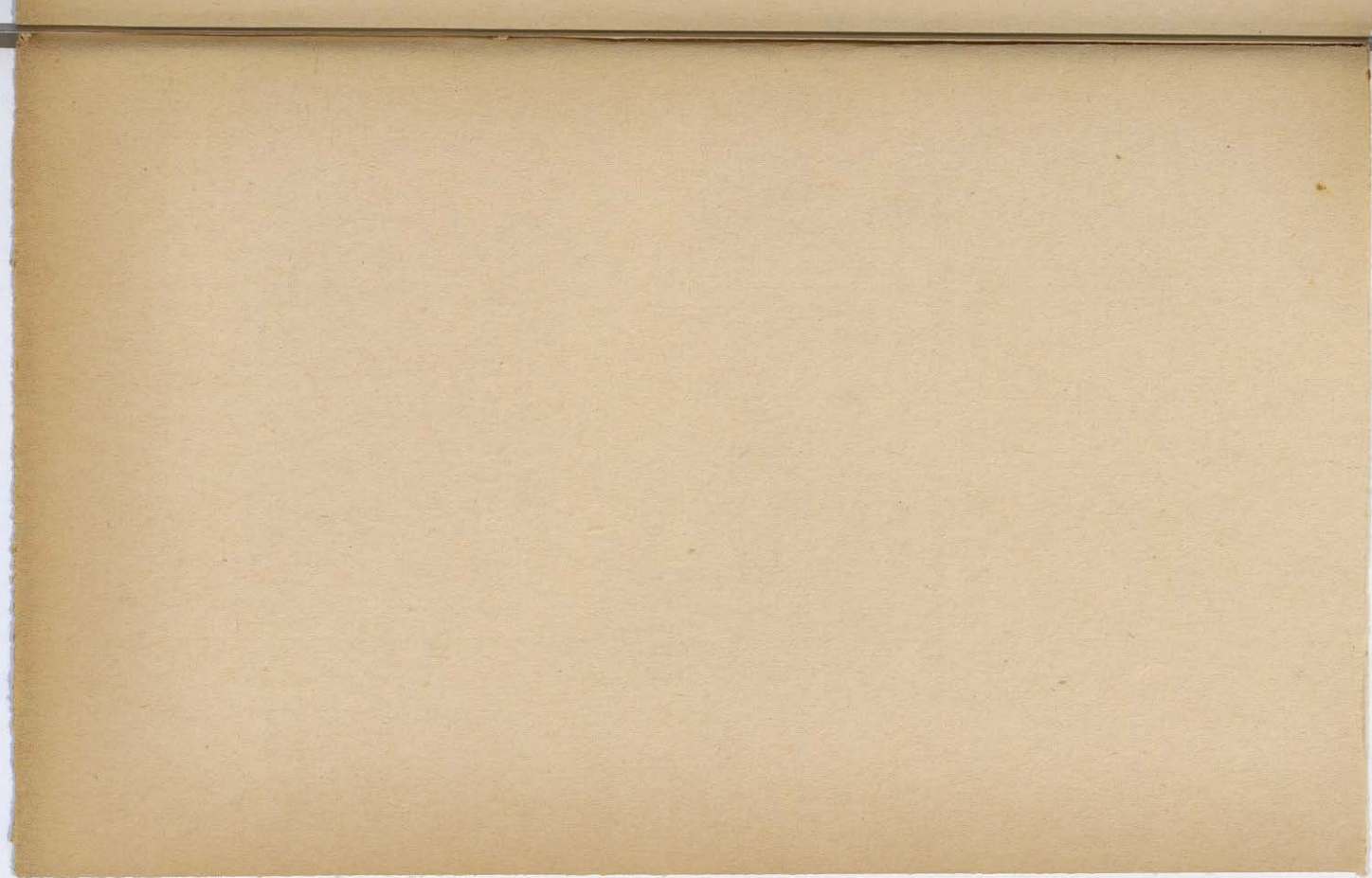
---

## EFFET DE LUNE

Les oiseaux se sont tus depuis longtemps ; la route  
Qui mène au cimetière est pleine de grillons ;  
Un silence infini plane sur les sillons  
Et l'on dirait là-bas que la campagne écoute.

La maison tire à elle un grand lambeau de lune,  
Il fait nuit bleue ; au large, une chanson : la mer !  
Et toujours, et toujours, dominant ma rancune,  
Ce cri désespéré de mon cœur vers ta chair !

---





## DANS L'OMBRE

Un soir de neige et de silence,  
— Ayant perdu toute raison, —  
Je m'en irai vers ta maison ;  
Tu ne m'entendras pas, je pense,  
A travers le profond silence  
Qui montera vers ta raison.

Très lentement, les bras en croix,  
Je passerai sous ta fenêtre,  
Tu me reconnaîtras, peut-être,  
— O toi, ma souffrance et ma croix, —  
En éprouvant, comme autrefois,  
La même angoisse au fond de l'être !

---

## SOLITUDE

Lorsque la lune aura salué la vallée,  
J'irai m'asseoir là-bas, sous les arbres pensifs;  
Tendant toute vers toi mon âme désolée  
J'écouterai la nuit frissonner dans les ifs.

Tout se fera petit devant ma peine immense  
Car je n'ai pas ce soir ton cœur pour sangloter.  
Déjà, je sens neiger des siècles de silence  
Dans cette ombre où j'étouffe et qui va m'abriter.



Vite, redescendons la colline, ô mon âme,  
La lune nous sourit au fond du vieux ravin ;  
Bien que morte et glacée elle élargit sa flamme,  
Faisant la route blanche et le sentier divin.

A genoux si tu sens en toi quelque prière !  
Mais si le froid des nuits te pénètre et t'endort,  
Songe que ton amour est rempli de lumière  
Et que cela suffit pour attendre la mort.

---

## HANTISE

J'ai là, toujours, là, dans la tête,  
Un vieux refrain plein de printemps,  
Un vieux refrain plein de mots bêtes,  
De mots enfantins et charmants.

N'était-ce pas vous, ô ma vie,  
Vous qui vîntes m'ensorceler,  
Qui le chantiez avec folie  
Quand mon cœur ne pouvait parler ?

Fantasque et divin, tour à tour,  
C'est lui qui scande en ma demeure  
Les mots profonds que notre amour  
Murmurait à sa dernière heure.

Et je revois, sur la terrasse,  
Parmi les fleurs d'un pauvre été,  
Une toute petite place  
Où bien souvent j'ai sangloté.

## ENVOI

J'ai là, toujours, là, dans la tête,  
Un vieux refrain plein de printemps,  
Un vieux refrain plein de mots bêtes,  
De mots enfantins et charmants.

Si ta main, dans l'ombre m'enlace,  
Si je cède à tant de douceur,  
Je l'entends chanter dans l'espace  
Je l'entends battre dans mon cœur.

---



## SOIR LOINTAIN

Un soir d'avril ancien, tout frémissant de roses,  
Un soir bleu, caressé par d'invisibles choses,  
Je lui donnai ma bouche, et ce fut, ce baiser,  
Comme un aveu du ciel que je venais d'oser !  
Les étoiles tremblaient au fond du ciel immense,  
Ajoutant leur accord au plain-chant du silence.  
Qu'avais-je en moi pour m'émouvoir si puissamment ?  
Je regardais ses yeux, ses yeux profonds d'amant  
Que la nuit emplissait d'un bleu presque magique,  
Et que l'amour voilait d'une ombre maléfique...

J'aurais voulu pleurer d'angoisse et de bonheur  
Quand j'y vis affluer lentement tout son cœur.  
Que ne m'emportas-tu, ce soir fou de tendresse !  
Nous eussions fait chanter bien haut notre jeunesse  
Et, par de telles nuits, frémissants, éperdus,  
Quels chants n'eussions-nous pas, dans nos cœurs, entendus ?  
Ton souvenir, depuis, a dominé ma vie,  
Mon cœur bat, mesurant sa peine à sa folie ;  
J'ai vécu, mais, hélas ! je n'ai rien oublié,  
Ton cœur est mort sans un sanglot, — moi, j'ai crié !

---

## CONFIDENCE

Dame Sagesse il fut une heure  
Où j'étais ivre en vérité ;  
Le ciel battait dans ma demeure,  
Tout était joie et volupté.

L'Amour, à grands coups d'ailes roses,  
Pénétrait, joyeux, sous mon toit ;  
Je chancelais parmi les choses,  
Tout l'espace affluait en moi.



Ah ! ces instants à la fenêtre,  
Dans le chaud silence des nuits,  
Et cette extase au fond de l'être,  
Et tous nos bonheurs intraduits.

J'ai respiré, non la sagesse,  
Mais la folie à pleins poumons !  
J'ai chéri Dieu comme un démon  
Quand mon cœur défaillait d'ivresse.

J'ai tant souffert de volupté,  
Qu'il ne me reste au fond de l'âme  
Qu'un grand soleil privé de flamme,  
Un peu d'ombre et l'éternité.

---

# STÉNIO

*Comédie en un Acte en vers*

## PERSONNAGES

FRANCESCA, amante de Sténio, courtisane, 32 ans.

ANITA, matrone.

GIOVANNA, maîtresse de Sténio.

CÉCILIA,	}	courtisanes.
BIANCA,		
ELÉNA,		

STÉNIO, poète, 20 ans.

GRÉGORIO, grand seigneur.

GIORGIO, ami de Sténio.

*Pages, musiciens.*



## SCÈNE PREMIÈRE

*Cet acte se passe à Venise, au XVI<sup>e</sup> siècle. Une salle du palais de Giorgio. Large baie ouvrant sur la lagune. On aperçoit Venise.*

*Table magnifiquement dressée.*

*Au lever du rideau, des pages apportent des corbeilles de roses. Cécilia prend des guirlandes et les dispose en girandoles autour de la table.*

*Giorgio ouvre un écrin et sort une admirable coupe enrichie de pierreries. La prenant dans ses mains :*

### GIORGIO

La coupe d'un poète est un royal butin  
Et la tienne, ô Sténio, préside ce festin.

*(Montrant Grégorio endormi sur la table et ronflant)*

Il dort déjà comme une brute.

*(Cécilia va doucement vers Grégorio et l'embrasse dans l'oreille.*

*Celui-ci se réveille, Cécilia se sauve, il la rattrape et la prend dans ses bras.)*

GRÉGORIO, à Cécilia

Reste en mes bras encore une minute,  
Car ton baiser dans tout mon corps se répercute.

*(Elle se dégage. Grégorio va au-devant d'Anita.)*

Salut à la très belle courtisane !

Salut à toi, chère Anita !

*(Il lui enlève son manteau.)*

Suis-je par trop profane

En insistant pour venir là ?

*(Montrant les seins d'Anita.)*

Dans ce jardin plein d'ombre et de mystère ?

*(Tout en caressant les fleurs de son corsage. D'un ton emphatique :)*

On croirait aborder aux rives de Cythère...

ANITA

Ton âme est poétique ?

Tu m'étonnes, vraiment.

GRÉGORIO

Je suis mélancolique

Et voudrais être ton amant.

ANITA

Voilà qui me paraît fort clair en vérité,

Cela ne manque pas de charme et de beauté.

*(Elle lui tourne le dos.)*

GRÉGORIO

Toujours cruelle, ô Messaline !

ANITA

Parle plus bas, car j'ai l'oreille fine ;

D'ailleurs un compliment

Venu si promptement

Te dut fatiguer la cervelle...

Mais ton esprit excelle

Dans toutes sortes de tournois :

Poète, courtisan,

Quelquefois même... charlatan,

Grand diseur de sornettes,

Pitre pour marionnettes ;

Certes, voilà de quoi

M'enivrer l'âme, assurément.

GRÉGORIO, *railleur*

Aurais-je plus d'esprit si j'étais ton amant ?

N'en doute pas, ma belle...

Je suis vieux, il est vrai, mais dans mon escarcelle,

Dorment confusément

Quelques bijoux que j'ai mêlés à des dentelles ;

Je te les donnerai s'il te plaît de les voir ;



Mais faut-il encore me recevoir

Moins durement.

*(Tout en parlant il a sorti un diadème de son escarcelle.)*

Voici, pour te charmer, un diadème.

ANITA, *le lui arrachant presque des mains ; passionnée  
et comique*

Si tu savais combien je t'aime !

*(Tout bas.)*

Je suis libre ce soir, veux-tu de moi ?

GRÉGORIO, *insolent*

Que ferais-je de toi ?

ANITA, *gloussant*

Mon corps est fondant comme un fruit.

GRÉGORIO, *en s'éloignant*

Hélas ! voilà ce qui te nuit.

ANITA, *furieuse, va vers Giorgio*

Je t'attendrai ce soir sur la lagune.

GIORGIO

On nous verrait, ma belle, il fait grand clair de lune.

ANITA, *éclatant*

Que t'importent la lune et les étoiles

Puisque tu m'auras toute en déchirant ces voiles ?

CÉCILIA, *s'approchant de Giorgio*

Voici les musiciens et leurs guitares.

(*Elle l'entraîne vers la fenêtre.*)

GRÉGORIO, *à Giovanna qu'il essaie d'embrasser*

Ta bouche, ô Giovanna, me paraît bien avare !

GIOVANNA

J'appartiens à Sténio, vieux crocodile !

GRÉGORIO

Ses baisers te rendent difficile.

GIOVANNA

Je suis surtout très folle de ses yeux,

Et puis il est si jeune et si délicieux.

CÉCILIA

Devait-il pas venir ce soir ?

GIORGIO

Il m'en a tout au moins donné l'espoir

J'y compte un peu pour égayer ma fête.

CÉCILIA, *rieuse*

Ne compte pas sur la promesse d'un poète,

Surtout Sténio !

GRÉGORIO

N'en dis donc pas de mal  
Tu l'as aimé toute une nuit de carnaval.

CÉCILIA

Parce qu'il était triste...

GIORGIO, *railleur*

et respirait des roses.

GIOVANNA, *rêveuse*

Oui, l'on aime sans raison, mais pour tant de causes!



SCÈNE II  
LES MÊMES, STÉNIO

*(Sténio entre. On l'entoure.)*

GIOVANNA, *l'embrassant*

Qui te retint loin de moi si longtemps ?

STÉNIO, *très gai, insouciant*

L'amour, les femmes, le printemps.

Il fait un clair de lune admirable, viens voir !

*(Il enlace Giovanna et va vers la fenêtre.)*

ANITA, *allant à Sténio*

Viens-tu sur la lagune faire un tour ?

STÉNIO

Plus tard, nous irons tous.

ANITA, *heureuse, l'enveloppant d'un regard*

Mon cher amour !

*(Cécilia et Giorgio font des guirlandes de roses. Grégorio est étendu. Anita est revenue près de lui et lui caresse les cheveux.)*

GRÉGORIO

J'aurais plutôt besoin de lacryma-christi !

*(Anita va vers la table et verse du vin dans une coupe, puis boit avant de la remettre à Grégorio ; celui-ci, après avoir bu, hébété :)*

A m'enivrer aurait-elle abouti ?

*(Anita s'assied à côté de lui, sur des coussins, dos au public. Grégorio lui parle tout bas.)*

CÉCILIA, à Giorgio, montrant les guirlandes

Nous les attacherons autour de la gondole ;  
Leur parfum montera lentement vers le ciel.

GIORGIO, très amoureux, lui renversant la tête

Et je dirai le mot essentiel

Qui fera s'incliner vers moi ta tête folle.

*(Il l'embrasse longuement.)*

STÉNIO, apercevant les guirlandes

Des roses !

*(Il en prend quelques-unes et les respire voluptueusement.)*

Quel parfum ! on se sent défaillir

Rien qu'à les respirer ! Je voudrais en cueillir  
Des milliers et les entasser, là, sous mes yeux ;

Les voir frémir dans la lumière !

Voir leurs pétales glorieux,

M'offrir pendant une soirée entière

Leur parfum, leur couleur et leur sang merveilleux ;  
Alors je les prendrais follement dans mes mains,  
Et, leur faisant jaillir du cœur tout le carmin,  
J'aurais, là, dans ma coupe, un vin plus merveilleux  
Que tout ce qu'ici bas ont inventé les Dieux !  
(*Tout en parlant il prend des roses qu'il écrase sensuellement  
entre ses doigts. Tendant sa coupe à Giovanna :*)  
En attendant, verse-moi ce nectar.

ANITA, *emphatique et sincère*

Je viens de faire un rêve...

GRÉGORIO

Oh ! ciel ! quel cauchemar !  
(*Tous rient. Cécilia et Giovanna mettent des fleurs dans leurs  
cheveux. Giorgio à Sténio qui s'est versé une seconde coupe.*)

GIORGIO

Je n'aurais jamais cru qu'un poète pût boire  
Autant sans se griser.

STÉNIO

Pouvais-tu croire  
Qu'il me suffise d'un baiser ?  
Ma Giovanna, certes, m'émeut  
Car elle fait ce qu'elle peut



Pour me distraire ;  
J'ai su lui plaire  
Par ce côté factice de mon être,  
Et puis aussi, peut-être,  
Pour la saveur de mes baisers mélancoliques ;  
Pour les promesses chimériques  
Que certains soirs je lui murmure,  
En dénouant sa chevelure,  
Mais elle ne sait pas qu'au milieu de nos fièvres  
Mes larmes, bien souvent, ont coulé sur ses lèvres ;  
Oui, je suis son amant,  
Mais l'angoisse m'étreint si fortement,  
Vois-tu, que, quelquefois, quand frissonne ma chair,  
Un sanglot dans mon cœur passe comme un éclair.  
*(Un chant grave et douloureux s'élève sur la lagune.)*

GIOVANNA

Voici le gondolier de Francesca qui chante.

CÉCILIA

Comme sa voix frémit et se lamente !  
*(Elles vont toutes deux à la fenêtre et regardent.)*

GRÉGORIO

On le dit follement amoureux d'elle.

## ANITA

Va, son désir bientôt ne battra que d'une aile !

*(Sur un geste de dénégation de Grégorio.)*

Oui, mon cher, Francesca, — qui le croirait vraiment ? —

Parmi ses oreillers s'endort très chastement.

*(Elle rit. Le chant diminue et s'éloigne. Sténio s'est levé et marche, très énérvé. Giorgio lui met tendrement la main sur l'épaule.)*

## SCÈNE III

GIORGIO, STÉNIO

GIORGIO

Alors, depuis un an, tu ne l'as pas revue ?

STÉNIO, *méchamment*

Elle ne m'a pas fait l'honneur d'une entrevue ;

Et d'ailleurs à quoi bon ?

Car elle préféra sans doute à ma jeunesse

La basse ivresse

D'un barbon.

GIORGIO

Quelle étrange manie as-tu de tout flétrir ?

Cette femme t'aimait. Ne peux-tu donc souffrir

Silencieusement, sans blasphémer ?

STÉNIO

Son unique devoir était de me charmer,

De me donner sa vie et de se faire aimer.



GIORGIO

Mais elle y réussit pleinement, je suppose ?

STÉNIO, *d'une voix frémissante*

Tu ne sais pas combien cet être se compose :  
Je l'ai eu tout un soir sous les yeux. Quelle ivresse !

Elle était belle ainsi qu'une déesse,  
Ses yeux surtout, ses yeux immenses et profonds  
M'attiraient !

Ah ! la splendeur tragique de son front  
Qu'auréolaient

Divinement ses cheveux blonds !  
Tout son corps, frémissant et pur comme une lyre,  
S'offrait à moi dans un voluptueux sourire :

Des musiques pleuraient autour de nous ;  
J'aurais voulu me mettre à ses genoux,  
La prendre dans mes bras, l'emporter dans la nuit,  
La posséder sous les étoiles de minuit,  
Faire crier sa chair orgueilleuse de femme,  
Et sangloter d'amour en emportant son âme !

*(Après un silence :)*

Je n'étais qu'un enfant timide et malheureux,

Follement amoureux  
D'une femme qui se moqua de moi, sans doute ;

Car après ce baiser, car après notre ivresse,  
Elle partit, ne laissant, sur sa route,  
Qu'un pauvre enfant plein de rancœur et de détresse,  
Un être affolé par sa chair,  
Se débattant dans un enfer,  
Et qui, depuis ce soir funeste et merveilleux,  
Sent monter lentement la folie à ses yeux !  
(*Il emplit une coupe qu'il porte à ses lèvres.*)

GIORGIO, *l'empêchant de boire*  
Laisse là cette coupe.

STÉNIO, *montrant Anita et Grégorio, enlacés*  
Oh ! oh ! Le joli groupe !  
Giovanna, ma beauté,  
Apporte-moi du vin, des roses, des corbeilles,  
Pour que ce soir encor cette heure m'émerveille  
Et fasse sangloter mon cœur de volupté !  
(*Tous prennent place autour de la table. Des pages présentent des mets. Eléna et Bianca entrent. Grégorio et Sténio vont au-devant d'elles.*)

STÉNIO  
Quoi, si tard, mes divines ?  
(*à Eléna.*)  
Embrasse-moi.  
(*Elle l'embrasse sur les lèvres.*)

Va, je t'absous,  
Approuves-tu mes doctrines ?

ELÉNA, *riant*

Non, j'aurais préféré que fussent clandestines  
Nos amours.

STÉNIO

Pas tous les jours,  
Cependant.

ELÉNA

Grand fou !

STÉNIO, *à Giovanna*

Devait-on pas souper en musique, ma belle ?  
Pourquoi n'entends-je pas de ritournelle ?

Cette fête est navrante.

Dis, faut-il que je chante ?

Tous

Oui, oui, qu'on fasse venir des musiciens.

ELÉNA

Sténio, ta voix est si charmante  
Surtout dans les vieux airs païens.



CÉCILIA

Que sa voix est profonde !

BIANCA

Mon Dieu ! quelle faconde !

CÉCILIA

Si nous comptons sur toi, qui ne dis jamais rien !

STÉNIO, *voyant entrer les musiciens*

Faites place aux musiciens.

*(Ceux-ci accordent leurs instruments.)*

GIOVANNA

Sténio, dis-nous tes derniers vers.

GIORGIO

Non, car il les dirait tout de travers.

GIOVANNA, *gaiement*

Je défends qu'on doute de son génie.

STÉNIO, *aux musiciens qui râclent toujours leurs guitares*

O Dieu ! quelle cacophonie !

Je réclame le plus complet silence

Pour mon ami Giorgio, qui va dire, en cadence,  
Mes vers, mes nobles vers, tout mon dernier poème,  
*(Se tournant vers Giovanna.)*

Dans lequel j'ai redit cent fois combien je t'aime.

GIOVANNA

Je te conseille de railler, méchant !

STÉNIO, *de plus en plus railleur*

Ma chère, écoute bien ce chant.

*(Aux musiciens.)*

Allons, quelques accords !

GIORGIO

Je te prierais d'abord

De te tenir tranquille et puis de m'écouter.

STÉNIO

Parle, tes paroles vont m'enchanter.

ANITA, *la bouche pleine*

Vont-ils enfin se décider ?

CÉCILIA

A Cythère bientôt nous allons aborder.

GIORGIO

Silence !

Je commence !

*(Tous écoutent religieusement.)*

Je frèterai quelque matin  
Le plus joli bateau du monde  
Et m'en irai loin, loin sur l'onde  
Sans grand souci de mon destin.

Mes caprices pour avirons,  
Je nommerai mon cœur pilote,  
Car je sais qu'il prendra bien note  
Des beaux pays où nous irons.

J'ai ma raison pour gouvernail !  
Voulez-vous bien ne pas en rire  
Et surtout n'en pas trop médire  
Bien que ceci soit un détail.

Allons, levons l'ancre, il est temps,  
Un peu de rêve est sous ma tempe ;  
Que le grand mât serve de hampe  
Au drapeau léger du printemps !

Aujourd'hui rose et demain gris,  
Que d'horizons en perspective  
Et pour l'âme imaginative  
Que de rêves, aux filets, pris !



On m'a dit, je ne sais plus où,  
Qu'il existait, au large, une île  
Où toute souffrance inutile  
S'effaçait d'un cœur triste et fou !

Au large donc, au large encor,  
Avec amour hissons les voiles  
Je veux mener sous les étoiles  
Mon navire aux pavillons d'or !

Je reviendrai quelque matin  
L'âme plus triste que le monde,  
Ma gaieté tout au fond de l'onde  
Dans le grand gouffre du Destin !

Tous

Bravo, bravo !

A ton tour, Sténio !

*(Sténio ne répond pas et continue, du bout du doigt, des dessins sur la nappe. On le regarde. Il rit d'un rire convulsif et continue de dessiner. Après un silence.)*

STÉNIO, l'air égaré, semblant suivre une vision

Dis ? Sais-tu le fin travail auquel je me livre ?  
J'assemble avec amour tous les feuillets d'un livre

Imaginaire, et je mets, entre les lignes blanches,  
Les morceaux de soleil que j'ai volés aux branches.  
Je fais aussi de grands dessins du bout du doigt.

Je suis à ce jeu fort adroit  
Car je crois voir tout un monde éphémère  
Danser autour de moi dans la lumière.  
Je vois parfois de grands oiseaux aux ailes tristes

Tourner à l'improviste

Dans mon cerveau — puis voici que persiste  
Comme un désir leur vol farouche et merveilleux,  
Leur vol, qui fait passer, là, sous mes yeux

Des astres, des chimères,

Des mondes enlacés par d'énormes vipères,  
Des couleurs, des parfums, des femmes. des dentelles,  
Et ce rêve m'emporte avec ses grandes ailes !

*(Il s'élance vers la fenêtre qu'il ouvre brusquement et dit en regardant le ciel :)*

Je te salue, ô nuit, pour ta magnificence !  
Je te salue, ô nuit, pour toute ta beauté !  
Car tu portes au front ton auguste silence  
Et tout l'amour du monde en ton immensité !

BIANCA, *tout bas à Sténio*

Je serai toute à toi quand tu voudras...

GIOVANNA

Prends-moi dans tes bras,  
Il fait si bon contre ton cœur.  
*(Sténio la regarde un instant avec folie.)*  
Ne me regarde pas ainsi d'un air moqueur  
Ou je croirai vraiment que tu ne m'aimes plus.

STÉNIO

Mon cœur, ma toute belle, est laid, vieux et perclus.

GIOVANNA

Tu le dis, mais d'ailleurs que m'importe cela !  
Ta tristesse, en mes bras, bien souvent s'envola ;  
Il me suffit d'avoir tes lèvres sur ma bouche  
Et de te posséder tout un soir dans ma couche...

STÉNIO, *riant*

Ah ! ah ! Comme je t'aime !

CÉCILIA

Sténio, dis-nous quelque poème.

STÉNIO

Tu railles, ma divine ?  
Je chanterai, si tu le veux, ma cavatine.  
*(Il fait un signe aux musiciens et chante :)*   
*Volupté du baiser qui fait sangloter l'âme,*  
*Volupté d'adorer qui vous fait croire en Dieu ;*



*Soleil qui rajeunit chaque matin la femme,  
Et met au cœur de l'homme un éternel aveu,  
Volupté du baiser, qui fait sangloter l'âme !*

*(Sa voix s'affaiblit. Il se retient pour ne pas éclater en sanglots  
et chante machinalement et douloureusement le dernier vers ;  
sa tête se renverse ; on le voit défaillir.)*

GIORGIO, s'élançant

Eh bien Sténio ?

ANITA

Le vin agit.

GRÉGORIO

Ah ! comme sa voix tremble et s'affaiblit  
Quand il évoque en songe sa maîtresse.

*(On entoure Sténio, Giovanna veut l'embrasser, il la repousse.  
Le chant du gondolier de Francesca reprend et continue jus-  
qu'à la fin de la scène.)*

ANITA faisant un geste vers la fenêtre, puis montrant Sténio.

Encore une victime ?

*(Riant.)*

Oh ! chérubin !

GRÉGORIO, gravement

Il l'aime !

*(Anita rit plus fort.)*

GRÉGARIO

Tais toi, car ce roman est beau comme un poème.  
Hélas ! il devient fou tant il est épris d'elle.

ANITA

Lui jura-t-il de lui rester fidèle ?

GRÉGARIO

Il l'adore et la hait, car cette femme étrange,  
Belle à damner un ange,  
S'est mis en tête, un soir de l'an dernier,  
De le troubler ; le voilà prisonnier  
Malgré lui ; le baiser de cette femme  
Affole, paraît-il, car elle y met son âme.  
L'imagination chez lui joue un tel rôle  
Qu'il se pourrait fort bien, et ceci serait drôle,  
Qu'il n'eût pour Francesca qu'un désir passager  
C'est un enfant très amoureux, mais fort léger,  
Il passe auprès de nous, douloureux et moqueur  
Croyant sans doute avoir un grand amour au cœur  
Mais serait vite las s'il l'avait pour maîtresse,  
Car Sténio n'aime pas à prolonger l'ivresse.

GIOVANNA, *à Sténio*

Allons, te voilà mieux !

ELÉNA

Ce chant était délicieux !

GIOVANNA

Voici qu'il nous sourit.

ANITA, *qui n'a pas cessé de manger*

Moi, tout cela m'a coupé l'appétit.

Et pourtant quel festin !

Sans ce gamin

Nous eussions tous ce soir fait un tour en gondole.

GRÉGORIO, *gaiement*.

Qui t'empêche d'y aller, vieille folle !

ANITA, *se levant*

Tu m'y rejoindras ?

GRÉGORIO, *comique*

Je serai ce soir dans tes bras !

GIOVANNA, *à Sténio*

Nous l'accompagnons, n'est-ce pas ?

STÉNIO

Oui, partez, je vous rejoindrai dans un instant.

GIOVANNA, *très caressante*

Dis, tu me donneras tes lèvres en partant ?



STÉNIO

Oui, folle!

GIOVANNA

Moins cependant que certain soir, dans la gondole...

*(Elle l'embrasse longuement ; il se dégage énérvé. Tous partent excepté Giorgio.)*

BIANCA, effeuillant des roses dans la coupe de Sténio

Je les ai longuement caressées...

Bois, si tu veux connaître mes pensées.

*(Elle veut l'embrasser.)*

STÉNIO, la repoussant

Allons, Bianca!

*(Elles sortent en lui envoyant des baisers ; Sténio reste accoudé sur la table et songe, regarde autour de lui, prend quelques roses restées sur la nappe, les respire et les effeuille. On entend plus distinctement la voix du gondolier, qui monte sous les fenêtres. Sténio écoute, anxieux, fait un geste désespéré vers Francesca et retombe en sanglotant :)*

Francesca! Francesca! Francesca!

*(Un grand silence.)*

O douleur! ô douleur! est-ce toi qui m'emportes?

Quel rêve a déchiré mes nuits?

Les clefs sont là, qui n'ont jamais ouvert les portes

Des jardins roses, près des puits.

Et j'ai soif de parfums, de baisers, de lumière  
Depuis l'inoubliable soir  
Où j'ai senti sa vie affluer tout entière  
Sur ses lèvres, chaudes d'espoir.

GIORGIO

Je n'ai qu'à dire un mot ; sous ta fenêtre  
Elle viendra peut-être.

STÉNIO

Elle ne viendra pas.  
Elle a peur de mes yeux, grands ouverts sur son âme,  
De mes yeux fous et las  
Qui brûlent dans la nuit comme une immense flamme.  
*(Il se lève et marche, très agité. — D'une voix frémissante :)*  
Quelle angoisse lorsque je songe  
A tout cet odieux mensonge  
Qui sépara ma vie à jamais de la sienne !  
Non, certes ! je ne veux pas qu'elle vienne,  
Car, malgré moi, je lui crierais sa lâcheté !  
Je lui dirais que je déteste sa beauté,  
Que je ne cherche qu'une volupté  
Passagère de courtisane ;  
Que son amour profane,

Semblable à quelque merveilleux accord,  
Me séduisit, mais que je reste le plus fort;  
Que je ne suis venu que pour narguer le sort,  
Parce qu'un grand désir, aigu comme une lame,  
En traversant ma chair, m'avait emporté l'âme!



## SCÈNE IV

FRANCESCA, STÉNIO

*(Francesca qui est entrée depuis un moment, s'avance vers Sténio et lui tend les bras. Sténio étouffe un cri, veut s'élancer vers elle, se retient )*

FRANCESCA

Ne me dis rien...

Blottissons-nous plutôt contre un cher souvenir,

L'adorable lien

Qui pour toujours pourrait nous réunir.

*(Elle veut lui prendre les mains.)*STÉNIO, *d'une voix sourde*

Non, laisse-moi ! je ne veux pas t'appartenir !

Tout ment dans ton visage.

Tes yeux, comme jadis, démentent ton langage ;

Ah ! tes yeux !

Tes grands yeux fous et merveilleux !

Je les hais ! pour le mal qu'ils firent à mon âme,  
Oui, je hais leur désir ! Je hais en toi la Femme  
Je ne subirai pas ton esclavage !

## FRANCESCA

Écoute-moi, Sténio. Je t'ai bien fait souffrir ;  
Ah ! ce que je dirai pourra-t-il t'attendrir ?  
Depuis un an je lutte, oui, je pleure en silence.  
Moi, courtisane, t'adorer, quelle souffrance !  
On t'a dit n'est-ce pas,  
Que je ne t'aimais pas ?  
Que tes lettres, tes chers poèmes,  
Pleins de baisers, de mots suprêmes  
S'envolaient dans un rire ? Ils t'ont menti, je t'aime.  
J'eus peur de ta jeunesse

*(Sténio hausse les épaules.)*

Oh ! Sténio, comprends-moi,  
Car je voudrais mourir en me donnant à toi.

## STÉNIO

Non, je ne puis te croire.  
J'ai là, dans la mémoire,  
Tout ce qu'on m'a conté sur cette folle histoire :  
Tu te moquas de ma sincérité.

## FRANCESCA

Non. Je t'aime! voilà toute la vérité.

*(Elle se rapproche de lui, frémissante, douloureuse.)*

Ce que tu ne sais pas, ce qu'il me faut te dire,

Ce qui m'a fait, depuis, vivre dans le délire

C'est que tu n'as pas su combien je t'adorai.

*(Sténio ricane.)*

Ah! la chose est risible et ce que je dirai

Maintenant te paraîtra fou comme un mensonge :

Oui je t'ai fui, j'ai fui ta jeunesse et ses charmes,

J'ai fui devant l'amour, j'ai fui devant tes larmes

Car je n'ai pas voulu, moi qu'un grand désir ronge,

Plus tard, demain peut-être,

Te voir disparaître

A jamais de ma vie après m'avoir donné

Un désir de ta chair encor plus effréné;

J'ai fui devant l'amour, moi qu'une immense flamme

Dévore et qui ne peut étreindre que mon âme :

J'ai fui devant l'amour comme on fuit devant Dieu.

Sans comprendre, — et j'ai dit un éternel adieu

Aux rêves que j'avais formés pour l'avenir

N'ayant voulu garder au cœur qu'un souvenir.

*(Elle sort quelques lettres de son corsage et dit, en les montrant à Sténio :)*

Voilà tout ce qui m'est resté des anciens jours

Je les relis, le soir, quand j'ai besoin d'amour.



## STÉNIO

Mes lettres? tu me dis les avoir lues?

Ah! les paroles absolues!

Mais si tes yeux s'étaient, un instant, arrêtés  
Sur ces mots, qu'en sanglotant j'avais tracés,  
Tout ton être, dans un élan, m'eut apporté  
Sa grâce, sa splendeur et toute sa beauté.

FRANCESCA *ouvre une lettre, la lit lentement, puis ferme les yeux et la récite.*

« Écris-moi, car je souffre ô Francesca !

« Depuis le soir divin où ton cœur m'indiqua

« La route bien-aimée

« Où tu passas, charmée,

« Je pleure, oui, j'ai pleuré d'amour

« Car tu n'es pas venue ô mon aimée ;

« Je t'attendis vainement chaque jour,

« Caressant du regard ton tout petit portrait

« Car je savais que lui, du moins, se souviendrait.

« Voici que la pendule a réveillé les heures,

« Faisant en son tic-tac battre l'éternité ;

« Notre cœur, autrefois, de même, en vérité.

« Prononces-tu mon nom, le soir, lorsque tu pleures? »

*(Elle pleure en appuyant la lettre contre ses lèvres. Sténio très troublé s'agenouille devant elle et la regarde intensément. Francesca l'attire dans ses bras, leurs lèvres se prennent. — Long silence.)*

STÉNIO

Pourquoi n'as-tu pas essayé de me revoir ?

FRANCESCA

J'avais peur de subir ton merveilleux pouvoir.  
Une fois seulement j'ai cru t'apercevoir :  
J'étais triste, le soir profond m'enveloppait  
Un soir bleu, magnifique, en volupté d'étoiles !  
Je te voyais là-bas, cinglant à toutes voiles  
Vers l'avenir, vers l'avenir qui t'emportait !  
Alors, semblant jaillir du plus pur de mon être,  
Un cri monta vers toi ! cri farouche du cœur  
Que le vertige gagne et qui hurle de peur,  
Voyant dans le néant son passé disparaître.  
« Tu peux mourir » le soir est grand comme un adieu !  
« N'espère pas », m'ont dit les vagues et les astres ;  
Mais quelle voix, clamant plus haut que mes désastres,  
M'a fait songer à toi, comme l'on songe à Dieu ?  
A toi, le grand amant de mes nuits étoilées,  
A toi, qui vas demain m'oublier à jamais,  
Et qui, songeant peut-être aux jours où tu m'aimais,  
Me souriras, parmi les choses désolées.

*(Sténio s'incline sur sa gorge qu'il baise longuement. Chants et rires sur la lagune ; puis le nom de Sténio crié d'une voix moqueuse. Sténio et Francesca écoutent, enlacés, elle, angoissée, lui, souriant, heureux.)*

## STÉNIO

Dis, entends-tu ces chants profonds,  
Voluptueux jusqu'à l'extase?...  
Je voudrais, dans tes cheveux blonds,  
Murmurer à jamais quelque immortelle phrase.

## FRANCESCA

Moi, ces chants me font mal.  
Ne sont-ils pas comme un signal  
Qui te doit ramener vers elle avant l'aurore ?

STÉNIO, *s'agenouillant devant elle*

Je n'irai pas là-bas ce soir, car je t'adore.

*(Les chants ont cessé.)*

Oui je reste en tes bras pour toujours, car je t'aime.

N'es-tu pas mon plus divin poème ?

*(Il dégrafe son manteau qu'elle rejette.)*

FRANCESCA *prend Sténio dans ses bras et le regarde  
longuement.)*

Oh! donne encor tes yeux que j'adore, que j'aime,  
Quand, les fixant sur moi, tu descends en mon cœur;  
Ils sont les confidents d'un rêve toujours même  
N'en ont-ils pas, dis-moi, gardé plus de douceur ?



STÉNIO

Mes yeux ont reflété l'infini de ton rêve.  
C'est toi que j'invoquais, la nuit, près de la grève,  
Quand je pleurais d'amour.  
Te souvient-il du jour,  
Du premier jour où nous nous regardâmes ?  
Que de fleurs s'effeuillèrent dans nos âmes...  
Ah ! je fus fou de toi, car ton premier baiser  
Sur ma jeunesse en pleurs venait de se poser.  
J'ai voulu t'oublier pour ne pas en mourir,  
Avec ferveur, mes mains, dans la nuit se sont jointes ;  
Mais que pouvait le ciel contre toutes mes craintes  
Et tandis qu'en mon cœur battait ton souvenir.

*(Il couvre ses mains de baisers. — Un silence.)*

FRANCESCA

N'est-ce pas qu'il fait bon s'aimer de tout son être  
Simplement, cœur à cœur, et les yeux dans les yeux ?  
Multiplier en soi les instants merveilleux  
Dont le jour nous fit grâce avant de disparaître ?

STÉNIO

Pour moi, le monde entier peut s'écrouler demain,  
J'apercevrai toujours, là-bas, sur mon chemin,

Ton corps voluptueux tout pétri de lumière,  
Astre, dont l'harmonie, éclairant ma raison,  
Entraînera ma vie et toutes ses saisons  
Vers l'émerveillement de ta beauté première.

*(Chants sur la lagune. Ils écoutent, enivrés.)*

Sens-tu le chaud parfum qui monte autour de nous?  
C'est à remercier le ciel à deux genoux  
Pour être heureux ainsi pendant une seconde  
Au point d'avoir senti frémir en soi le monde!

*(Des voix joyeuses montent sous les fenêtres : rires. On appelle Sténio. Il écoute, charmé, prêt à s'élancer. Francesca l'enlace plus étroitement.)*

FRANCESCA

Demeure entre mes bras,  
J'étais si bien dans l'ombre à côté de ton âme...

Tu leur diras

Demain que tu ne reviens pas;  
Que ta jeunesse, à mes côtés, se pâme.  
Tu leur diras que mes yeux de rêve et de folie  
T'ont pris toute ta vie;

Que mon corps souple et voluptueux  
Est comme un vin très capiteux  
Qui t'a versé l'oubli dans une immense ivresse,  
Que je suis tout l'amour et ta seule maîtresse;

Tu leur diras

Demain que tu ne reviens pas.

*(Les chants continuent. Sténio essaye de se dégager des bras de Francesca; elle l'enlace.)*

Écoute-moi, Sténio, nous partirons demain

Très loin, très loin, veux-tu? ma vie est dans tes mains!

Je t'aime follement, je te veux tout à moi,

Et m'engage à subir ta merveilleuse loi.

*(Sténio détourne la tête, écoute le chant qui monte dans la nuit.)*

Pourquoi détournes-tu tes yeux? Regarde-moi

Oui, je veux me donner à toi cette nuit même.

Sténio, mon cher amour, comme je t'aime!

*(Sténio se dégage brusquement de ses bras, va vers la fenêtre qu'il ouvre largement, regarde le ciel et dit, après quelques instants :)*

STÉNIO

Ah! ces chants dans la nuit!

C'est, pour mon cœur d'enfant, pour mon cœur de poète,

Comme un rêve qui me poursuit.

Ces femmes, leur parfum, une étoile qui luit,

Le mystère de l'eau, sous les arches, la nuit,

Des mains que l'on surprend au milieu des dentelles,

Leurs bras nus suppliants s'ouvrant comme des ailes,

Leurs yeux, què le mystère affole et rend plus beaux,

Tout ce qui monte enfin du cœur jusqu'au cerveau



Et qui fait défaillir d'extase le poète,  
Tout cela chante en moi comme une immense fête!

FRANCESCA, *très triste*

Ah ! fou ! que séduisit ce soir encor  
Tout le côté banal et triste d'un décor ;  
Fou, qui rêve d'amour impossible à traduire  
Et qui ne sait pas voir tout ce qu'il va détruire ;  
Fou, dont les moindres mots frémissent de désir  
Et qui ne cherche en moi sans doute qu'un plaisir ;  
Enfant, jouet divin offert à ma souffrance  
Qui briserait ma vie avec insouciance,  
O poète, poursuis ta route, il en est temps.  
La saison merveilleuse a passé sur la terre.  
Entends-tu la clameur immense du printemps ?  
Vénus poursuit là-haut sa course légendaire  
Entraînant vers son char tes matins éclatants !

*(Elle fait un geste désespéré vers lui ; il la repousse.)*

STÉNIO

Laisse-moi ! je ne veux plus t'appartenir.  
Oui, je suis un enfant  
Car mes regards se sont tournés vers l'avenir,  
Ton amour étouffant

M'étreint le cœur; j'ai soif d'espace et de lumière!  
Mon âme ne veut plus être ta prisonnière;

J'ai soif de liberté,

De femmes dont la volupté

Ne dure qu'un instant. Que m'importe ta vie!

Qu'importe ton destin et sa mélancolie!

Je suis comme un royal enfant

Qui garde en lui, plus triomphant,

Son rêve de poète, et qui fait en marchant,

Tout en laissant traîner son manteau noir à terre,

Jaillir autour de lui les mots dans la lumière!

#### FRANCESCA

Comme il te terrifie, au fond, le grand amour,

Celui fait de sanglots, de doutes et de fièvres,

Et comme avec plaisir j'y viens brûler mes lèvres,

Sachant bien la tristesse immense du retour.

Aujourd'hui tout le ciel, demain que d'amertumes!

Je suis seule à t'aimer, j'ai donc tout le bonheur...

Mais que demain la vie emporte au loin mon cœur

Il restera de nous à peine quelques brumes.

*(Un chant très triste s'élève. Francesca pleure. Sténio s'agenouille devant elle, lui prend les mains qu'il embrasse longuement. Un grand silence.)*

STÉNIO

Je n'ai pas su t'aimer, pardonne-moi.

FRANCESCA

Tu crus m'aimer, c'est moi qui souffre, c'est la loi.  
Adieu Sténio.

STÉNIO

Tu reviendras?

FRANCESCA

Je ne reviendrai pas.

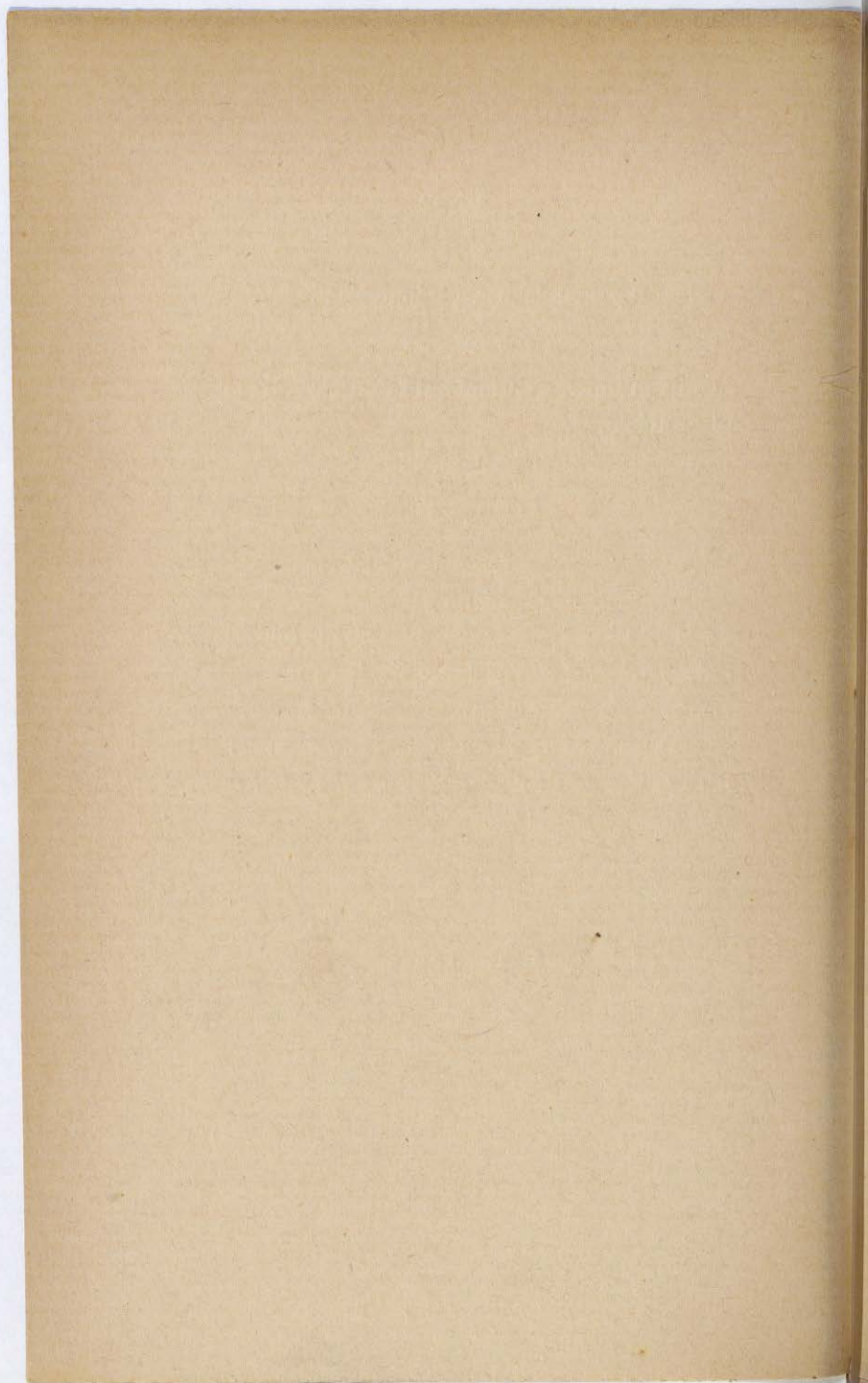
Je sais bien que demain, quand frémira le jour,  
Nulle clarté pour moi ne descendra de l'astre,  
Je pars, le cœur étreint par un immense amour,  
Les bras tendus vers toi comme vers un désastre!  
(*Sténio fait un geste vers elle. Francesca disparaît lentement.  
Rires et chants sur la lagune.*)

RIDEAU

21 juin 1905.

---





## ÉLÉGIES

Où sont les soirs profonds, les soirs calmes et forts  
Où le ciel, à grands coups, battait dans nos poitrines ?  
Ma couronne d'amour s'est couverte d'épines  
Et je mêle ma plainte au chœur triste des morts.





## MINUIT

L'heure tombe du siècle et roule dans l'espace.

Tout l'horizon tressaille et luit ;

Seul, l'Homme, nouveau Dieu que la douleur enlace,

Sanglote à jamais dans la nuit !

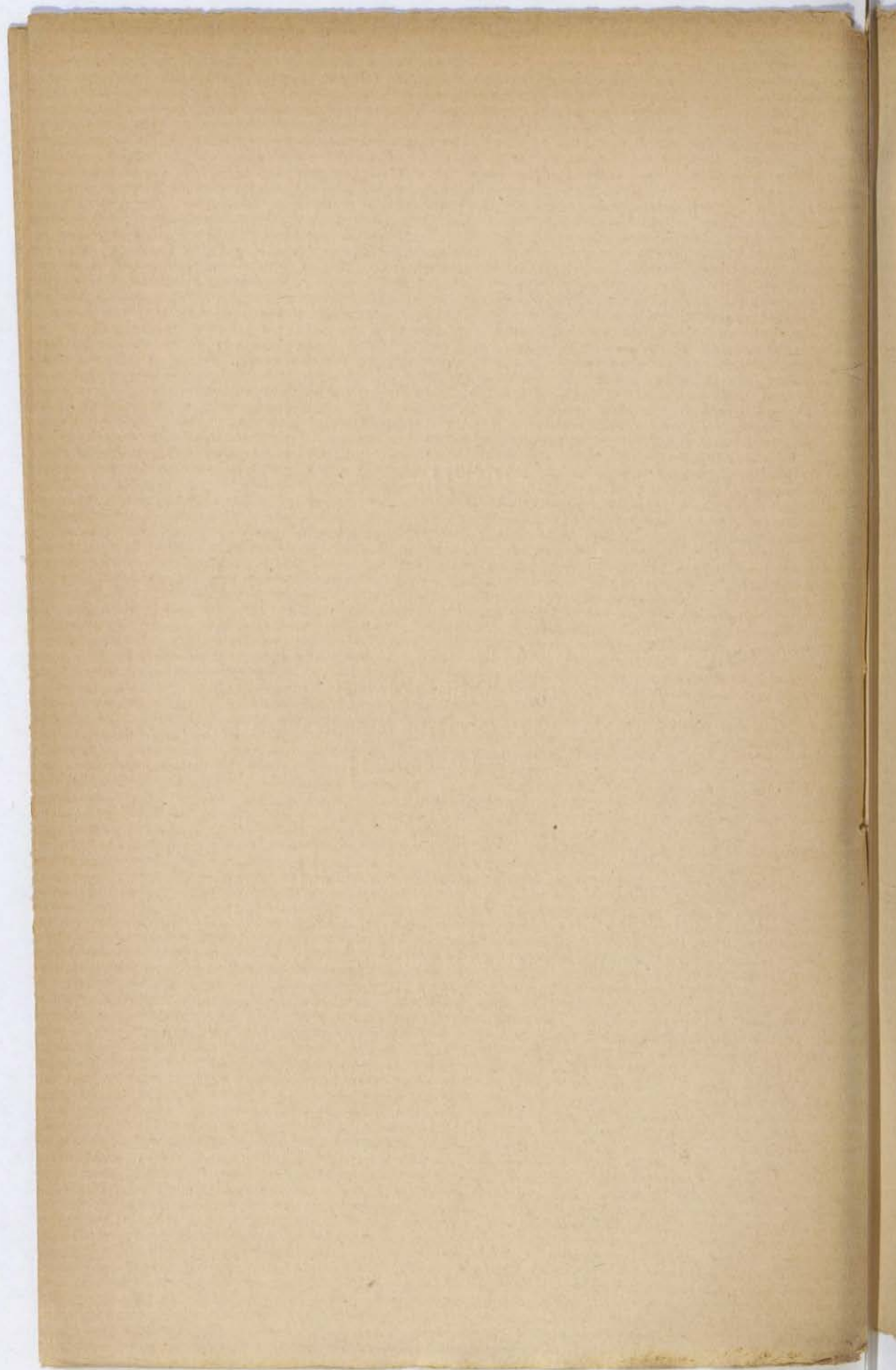
Triste, l'Amour s'exile au plus profond de l'être,

Farouche et grand comme la Mort !

Ah ! qui nous rouvrira ton antique fenêtre

D'où l'on apercevait le port ?...

---



## A PIERRE GUÉDY

Terre, un de tes enfants, ce soir, vient de mourir !  
Tu souffres comme moi d'avoir vu disparaître  
Le plus fou de tes fils et le meilleur, peut-être.  
Pour lui ton flanc profond, Terre, vient de s'ouvrir !

Mais qu'importe la mort ! il me reste son âme !  
Son âme m'appartient, je la réclame à Dieu !  
Non, tu ne m'as pas dit un éternel adieu,  
Je sens là, dans mon cœur, ton immortelle flamme !



Tu vivras désormais divinement en moi,  
Penché sur ma douleur comme sur un abîme :  
Du fond de mon passé, ton image sublime  
Jettera sur mes jours sa grandeur et sa foi.

Puisque nul ici-bas n'a compris ta détresse,  
Puisqu'on a fait silence autour de ce tombeau,  
Je leur dirai qu'un rêve emporta ton cerveau  
Et que tu t'endormis, le cœur plein de tristesse.

Mais non, je me tairai, tu préfères cela,  
Que t'importe après tout qu'on pleure sur ta vie !  
Ne te suffit-il pas de ma mélancolie  
Pour endormir un peu tes craintes d'au-delà ?

Si ta plus pure essence en l'espace demeure,  
Si tu souffres encore après avoir été,  
C'est donc que le néant ne t'a pas emporté  
Et que tu m'attendras jusqu'à ma dernière heure.

Dors en paix, dors en paix comme dans un berceau.  
Va, la tombe est très douce à qui sait la comprendre :  
Sommeil libérateur, où l'âme doit entendre  
Tomber de sa prison quelque énorme barreau.

O mort, évasion, farouche apothéose,  
Où pour un peu de terre on gagne un paradis !  
Temple dont on franchit d'un bond tous les parvis,  
Où l'âme, sans effort, monte à l'Ame des choses !

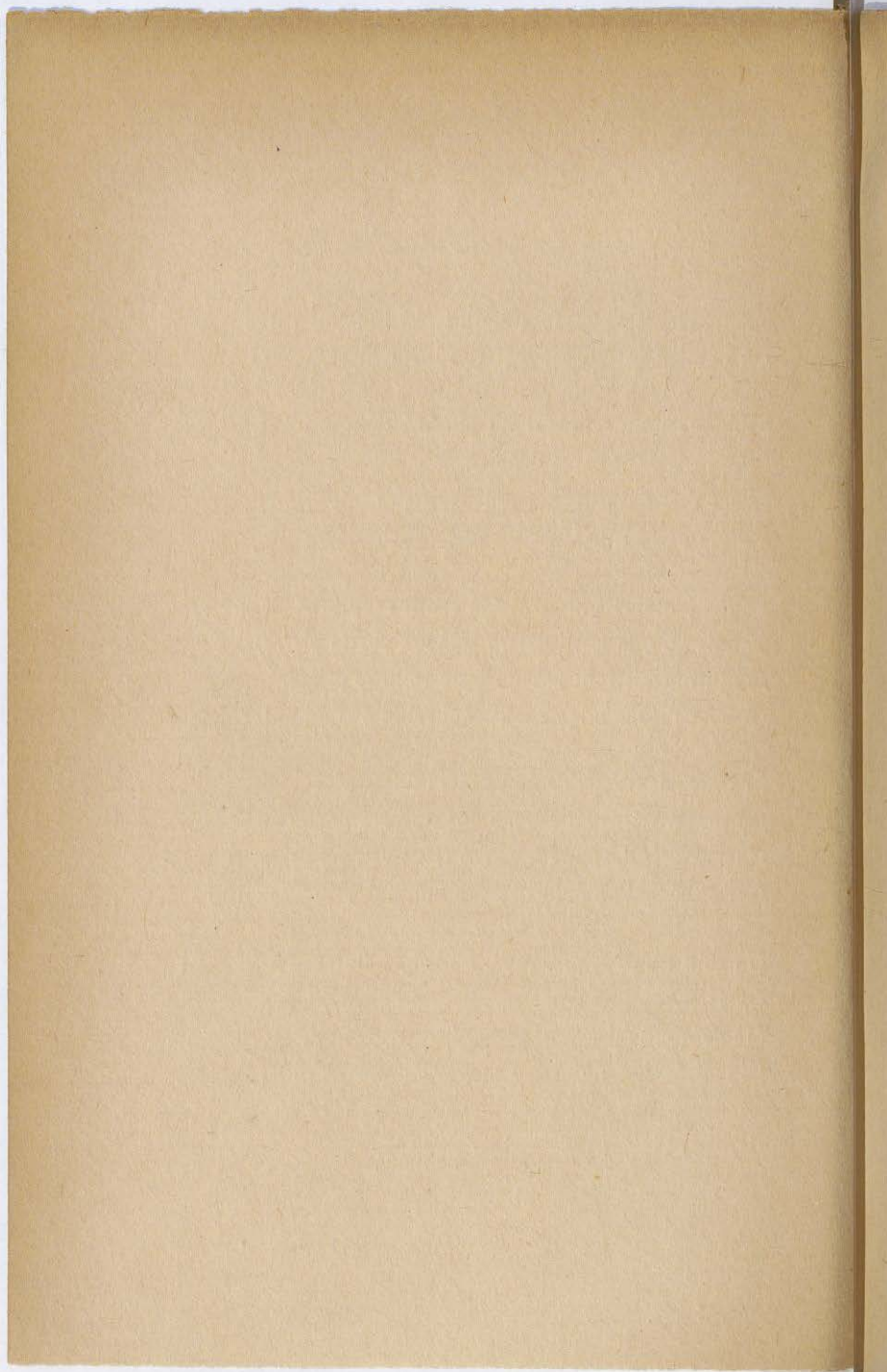
Si mon amour pour toi fait plus triste mon front,  
Si ma croyance est vaine et grande ma folie,  
Songe que désormais mes rêves s'en iront  
Vers le passé qui dort à l'ombre de ma vie.

« Plus jamais ! plus jamais ! » ont sangloté mes jours,  
Tandis que, le front pâle, à genoux sur la pierre,  
Je murmurais tout bas quelque sombre prière.  
Qu'est-ce donc que ce Dieu qui raille nos amours ?

Se souvient-il encor de nos rêves fidèles,  
Du grand frisson d'amour qui traversa nos cœurs ?  
Que sont-ils devenus tous ces rêves vainqueurs  
Qui passaient au galop au fond de nos cervelles ?

Où sont les soirs profonds, les soirs calmes et forts  
Où le ciel, à grands coups, battait dans nos poitrines ?  
Ma couronne d'amour s'est couverte d'épines  
Et je mêle ma plainte au chœur triste des morts.

---





## AU MÊME

Il a neigé cette nuit sur ta tombe :  
Le cimetière était tout blanc ;  
Un fin duvet de plumes de colombe  
S'éparpillait, taché de sang.

J'entrai, n'osant marcher qu'à pas de loup ;  
Grave, je refermai la grille.  
Dis-moi, pourquoi tremblas-tu tout à coup,  
O cœur, sous ta triste guenille ?

Les croix semblaient souffrir dans la rafale ;  
J'ai dû marcher, marcher longtemps,  
Pour essayer de retrouver la dalle  
Où tu dors depuis le printemps.

La neige avait envahi les tombeaux,  
J'allais toujours, courbant la tête,  
Crispant mes doigts après les vieux barreaux  
Rouillés, tordus par la tempête !

Quand j'arrivai près de ta sépulture,  
Je me glissai, comme un voleur,  
Pour te surprendre et revoir la torture  
De tes grands yeux fous de douleur.

Je t'invoquai comme on invoque Dieu,  
Du plus profond de ma misère :  
Un long sanglot, tel un sinistre adieu,  
Sembla rouler dans ma prière !

---

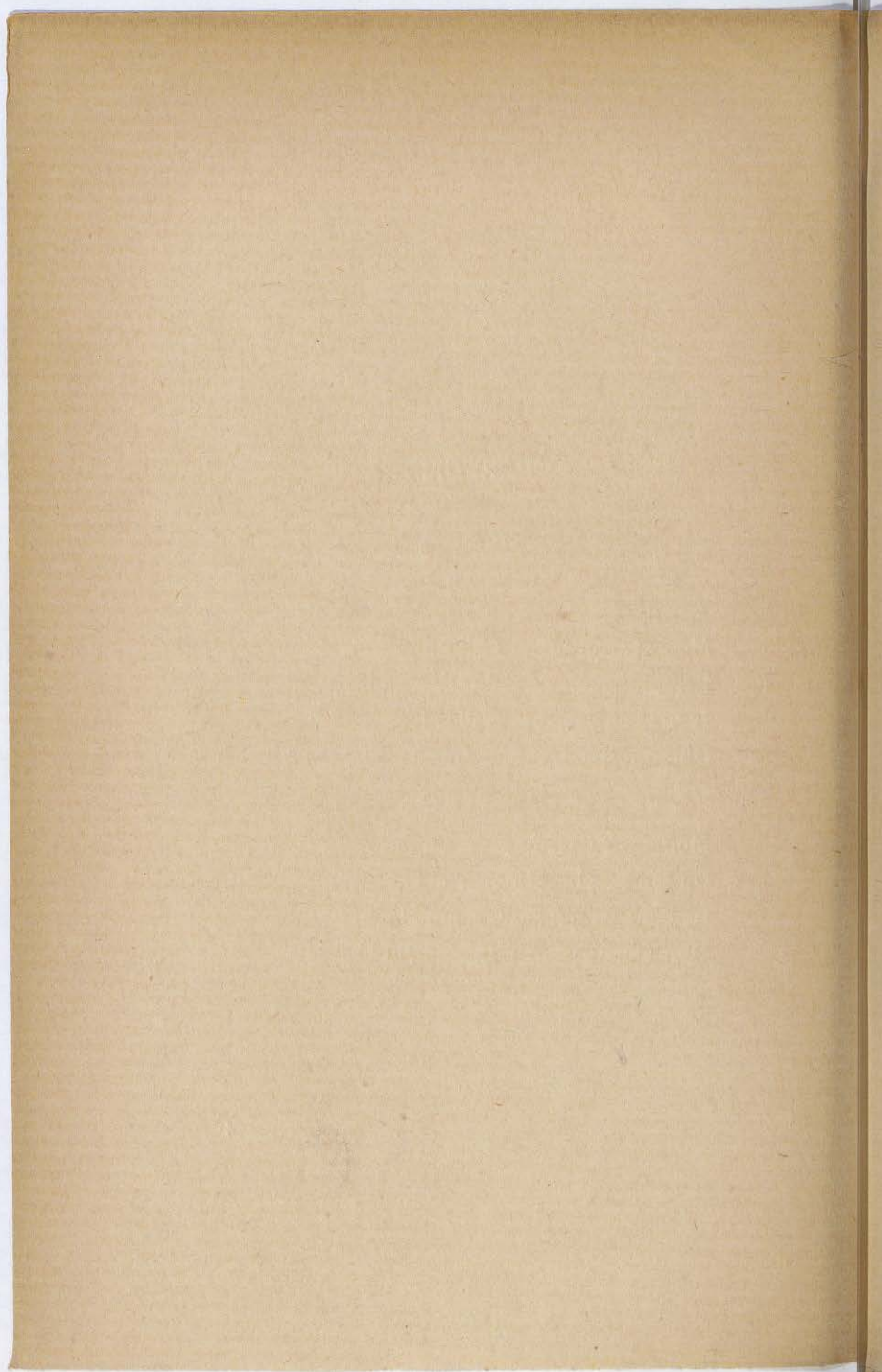
## PARFUMS

Mon cœur d'enfant était un paradis  
Rempli d'oiseaux et de choses jolies,  
Je me souviens des grands jours attiédís  
Qui m'inspiraient mes premières folies.

Mon cœur de femme est un miroir terni  
Où jamais plus je ne verrai l'image  
De l'être en qui j'ai mis mon infini ;  
Mon pauvre cœur est un enfant bien sage.

---





## SOUS LES BAMBOUS

Le parc ensoleillé rend les oiseaux criards,  
La terre, en pleine sève, exhale un parfum d'ambre,  
Le printemps se revêt de somptueux brocarts  
Et dans son corset vert tout doucement se cambre.

Regarde tout là-bas, en rameaux si légers,  
Le massif adorable et frais des orangers ;  
Serait-ce pas l'amour qui fit tristes et blanches  
Tous ces milliers de fleurs qui pendent à ces branches ?

Le soleil s'est glissé dans l'ombre comme un fou  
Et met sur chaque feuille un éclat de bijou ;  
La gamme des couleurs éclate sous ma tempe :  
J'ai pour bien des hivers à rêver sous la lampe.

---



## SANGLOTS

Mon front devient tout blanc sous l'effort des pensées,  
Sous l'effort douloureux des minutes passées.

Minuit sonne l'angoisse atroce de la peur,  
Et la nuit va bientôt s'engouffrer dans mon cœur !

Pourrait-on dénombrer tes rayons, ô lumière ?  
De même, au fond de moi, mes rêves en poussière !

Pourtant tous mes désirs suivent le même cours  
Et retournent au fleuve absurde de mes jours.

Entendez-vous ces cris, ces cris poignants de femme ?  
Ce sont tous mes sanglots qui roulent dans mon âme.

Approche-toi, mon cœur, car tu connais ce bruit,  
Toi qui m'ouvres, tremblant, les portes de la nuit !

Ne te plains pas, écoute et surveille l'aurore :  
J'attends d'elle l'extase et la souffrance encore !

---

## SONNET

Quel temps s'est écoulé depuis la nuit divine  
Où mon corps d'amoureuse a frémi dans tes bras.  
Ah ! quelle ivresse en moi lorsque tu reviendras  
Bercer, comme autrefois, mon cœur sur ta poitrine.

Me faudra-t-il, sans toi, remonter la colline ?  
Vois comme tout s'attriste et pleure sous mes pas !  
Chaque jour qui s'enfuit résonne comme un glas.  
Oh ! prendras-tu pitié de mon âme orpheline ?



J'ai récité tout bas plus d'un confiteor  
Pour que montât vers toi dans un sublime essor  
Mon farouche désir ! J'ai déployé son aile

Comme une voile noire au fond de l'horizon  
Et j'attends vainement la minute éternelle  
Où ta main bien-aimée ouvrira ma maison.

---

## PARIS S'ENDORT

Paris au long des quais s'endort ;  
C'est l'heure exquise du silence ! —  
Les pauvres nerfs de ma souffrance  
Se tendent de plus en plus fort.

Ah ! comme il ferait bon vieillir  
Dans cette paix de cathédrale,  
Tout en sentant, par intervalle,  
Le bonheur, en soi, tressaillir !

Nous, pauvres condamnés à vivre,  
Sans jamais d'espérance au cœur,  
Inscrivons plus d'une rancœur  
Sur chaque page du vieux livre !

Paris au long des quais s'endort,  
C'est l'heure exquise du silence. —  
Des larmes de désespérance  
M'étreignent de plus en plus fort !

---



## DÉCEMBRE

L'hiver à gros flocons a neigé sur nos âmes ;  
Plus d'un rêve a passé dans l'or frileux des jours ;  
Décembre a ranimé d'imperceptibles flammes :  
Il a neigé ce soir sur nos longues amours...

J'ai peur. Ne me dis rien. Laissons passer l'orage ;  
Ce que nous éprouvons se peut-il définir ?  
Quel crime a donc commis notre amoureux servagè,  
Qu'au lointain de nos cœurs s'embrume l'avenir ?

Un peu de vérité nous eût fait l'âme grande,  
Mais l'impossible amour nous dévora le cœur.  
La vie a tout sarclé, même la plate-bande  
Où nous aimions cueillir quelque idéale fleur.

Alors, très lentement, l'ange des solitudes  
Fit planer sur nos fronts ses larges ailes d'or,  
Car nous avions gardé les chères habitudes  
De rêver au passé, de nous sourire encor.

---

## SONNET

Ce soir, plus que jamais, je souffre de la peur,  
Car j'ai l'illusion funèbre et fantastique  
D'être un cercueil vivant, profond et magnifique,  
Où l'amour et la mort étalent leur splendeur ?

Le silence y pénètre et s'enroule, vainqueur,  
Tout autour de mon âme étrange, énigmatique.  
Si l'on prêtait l'oreille, on entendrait, tragique,  
Comme un bouillonnement qui descend vers mon cœur.



Car j'ai depuis longtemps tué dans ma poitrine  
Mes désirs, charriant le flux de leur vermine  
A travers l'infini de mes jours en grand deuil.

Chaque nuit fait tomber ses larges gouttes d'ombre  
Au fond de mes douleurs dont j'ignore le nombre,  
Car mille souvenirs font battre mon cercueil !

---

## SOURIRES

Sourire dans l'alcôve blanche,  
Que l'heure douce semble lente !  
Une rose, là-bas, se penche  
Sur le cœur divin de l'amante.

Sourire des lèvres mi-closes  
Où le baiser se pose et rêve ;  
Le cher secret, par vous, s'achève.  
Oh ! le pur regard que tu n'oses !

Sourire inquiet de l'attente  
Dans la demeure solitaire,  
Et le cœur serré pour se taire  
Quand va commencer la tourmente !

Sourire blanc estompé d'ombre  
Dans la grisaille des journées !  
Pli des lèvres abandonnées  
Creusé par des larmes sans nombre !

Sourire enfin des lèvres mortes  
Aux commissures résignées ;  
Toutes douleurs sont éloignées,  
O mort, quand s'entr'ouvrent tes portes !

---



DEPUIS...

L'heure a sonné si triste en moi !  
Chaque seconde  
Est tout un monde  
Carillonnant dans mon effroi.

Entends-tu ce tic-tac farouche ?  
Mon pauvre cœur  
Bondit de peur,  
Car l'ombre flotte sur ma couche.

Des choses dorment dans leur coin ;  
La nuit frissonne  
Et l'heure sonne,  
Brutale, ainsi qu'un coup de poing.

Combien de siècles, pauvre femme,  
Pour arriver  
A soulever  
Le poids énorme de ton âme ?

L'ennui frappe à coups redoublés  
Sur notre vie  
Où tout dévie  
En tourbillons endiablés.

C'est lui qui va, creusant sa place  
Dans nos cerveaux :  
Profonds caveaux  
Où tant de misère s'entasse.

L'heure agonise au balancier,  
Ecoute la :  
Hop ! me voilà !  
Dit-elle, ainsi qu'un vieux roulier.

Déambulant dans la mansarde,  
Accrochant tout,  
Mettant debout  
Un souvenir qui nous poignarde,

Elle va, se perdant au loin  
Dans du silence,  
Criant vengeance  
Comme un implacable témoin !

Car nous avons fait la bêtise  
De trop souffrir  
Et de pourrir  
Dans une éternelle sottise ;

Nous avons bu, les yeux fermés,  
Le vin des larmes  
Et des alarmes,  
Sans que nos cœurs en soient charmés ;

Nous avons fauché nos tendresses,  
Tué l'amour,  
Ainsi qu'au jour  
Lointain des faciles ivresses.



Tant pis pour nous s'il n'est plus temps  
De pouvoir vivre  
Sans que le livre  
Marque un deuil à chaque printemps !

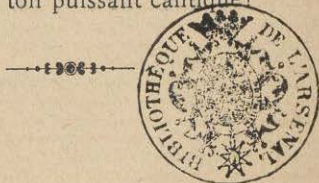
La chose n'est plus à refaire :  
Pour mieux douter,  
Sans hésiter  
Nous avons fait le nécessaire.

---

## RAFALE

Ah! j'aime la tempête et son cri si vivant!  
J'aime la plainte folle et lugubre du vent,  
Du grand vent qui soulève avec lui nos idées,  
Les berce, et les emporte au large, fécondées!  
Le front contre la terre et la pensée au ciel,  
Sentir battre en son cœur son rêve essentiel!  
Mêler aux grandes voix qui passent dans notre âme  
Ta chanson douloureuse et qui sanglote, ô Femme!  
Être l'écho profond de ce qui souffre en toi!  
Se sentir soulever parce qu'on porte en soi

Plus magnifiquement encor que la tempête  
Une douleur sauvage et plus d'une défaite!  
Entends-tu ces clameurs? on dirait un enfer.  
Eh bien, cette chanson divine, c'est la mer!  
La mer! gouffre profond qui limite le monde,  
Gouffre où notre pensée a tant jeté la sonde,  
Merveilleux équilibre où l'âme est en suspens  
Et qui fait incliner la balance du temps;  
La mer! vaste cercueil où dorment nos pensées,  
A qui nous confions nos détresses passées,  
Nos espoirs abolis, nos rêves d'un grand soir,  
Enfin tout ce qui monte en nous de désespoir!  
O mer, tu peux gronder sous ma fragile barque;  
Dieu m'a laissé du ciel l'indélébile marque!  
O mer! berceau divin des aspirations,  
Qui purifie en nous toutes les passions  
Et dont le vent du large, éveillant mille fêtes,  
Fait sonner tout un chant de cloches dans nos têtes!  
O mer, ô vaste mer, je t'apporte mon cœur,  
Mon pauvre cœur d'enfant envahi par la peur!  
Couche-le sous tes pieds de bête magnifique  
Et mêle sa douleur à ton puissant cantique!





## TABLE

---

### I. — LE CANTIQUE DE LA TERRE

Le Retour . . . . .	7
Tableau du Soir . . . . .	9
Labours . . . . .	11
Vivre des jours très doux . . . . .	13
Apaisement . . . . .	15
Aurore . . . . .	17
Etoile fugitive . . . . .	19
Attente . . . . .	21
Accalmie . . . . .	23
Intérieur d'un Village au bord de la Mer . . . . .	25
Au Peintre de la Cène . . . . .	27
L'Enfant . . . . .	31
LE JARDIN MERVEILLEUX. . . . .	37

## II. — VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME

Ne m'as-tu pas dit ? . . . . .	49
Mélodie . . . . .	51
Parfums . . . . .	53
Sous les Bambous . . . . .	55
Réveil . . . . .	57
Battement d'ailes . . . . .	59
Nocturne . . . . .	61
Déception . . . . .	63
Réponse . . . . .	67
A M <sup>me</sup> C*** . . . . .	69
A une Mère . . . . .	71
Caprice . . . . .	73
Avais-je tort ? . . . . .	75
Chanson . . . . .	77
As-tu songé ? . . . . .	79
Je t'aime . . . . .	81
T'en souvient-il ? . . . . .	83
Comme autrefois . . . . .	85
Complainte . . . . .	87
Remember . . . . .	89
Le Secret d'une Fleur . . . . .	91
Ah ! t'emmener là-bas ! . . . . .	93
Matin d'Automne . . . . .	95
Effet de Lune . . . . .	97
Dans l'Ombre . . . . .	99
Solitude . . . . .	101
Hantise . . . . .	103
Soir lointain . . . . .	105
Confidence . . . . .	107

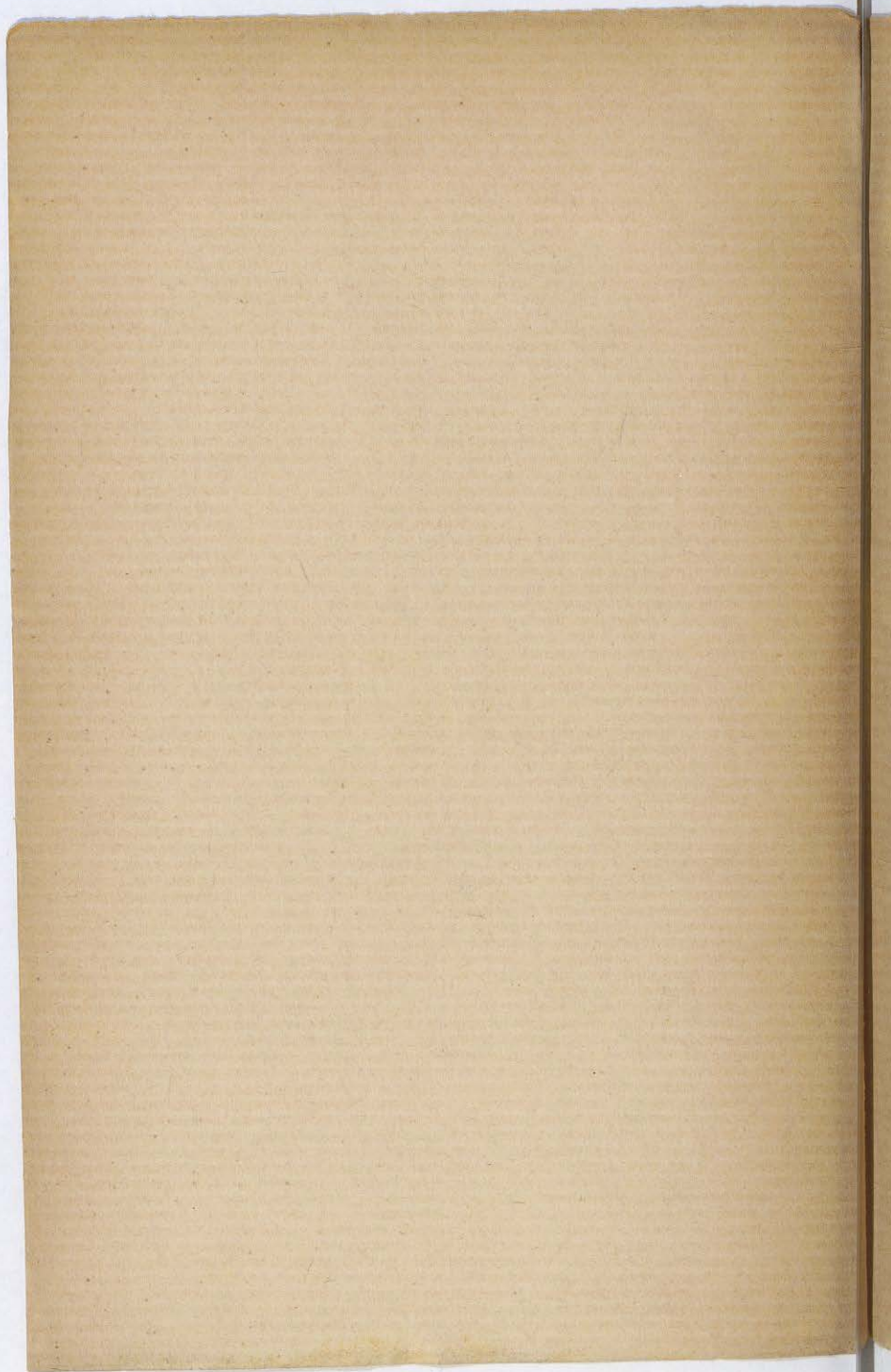
## III. — STÉNIO, comédie en un acte en vers

## IV. — ELÉGIES

Minuit . . . . .	153
A Pierre Guédy . . . . .	155
Au Même . . . . .	159
Au fil de l'eau . . . . .	161
A la dérive . . . . .	163
Sanglots . . . . .	165
Sonnet . . . . .	167
Paris s'endort . . . . .	169
Décembre . . . . .	171
Sonnet . . . . .	173
Sourires . . . . .	175
Depuis . . . . .	177
Rafale. . . . .	181







ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 28 MARS 1908

par

*COUSSILLAN & CHEBROU*

IMPRIMEURS A NIORT

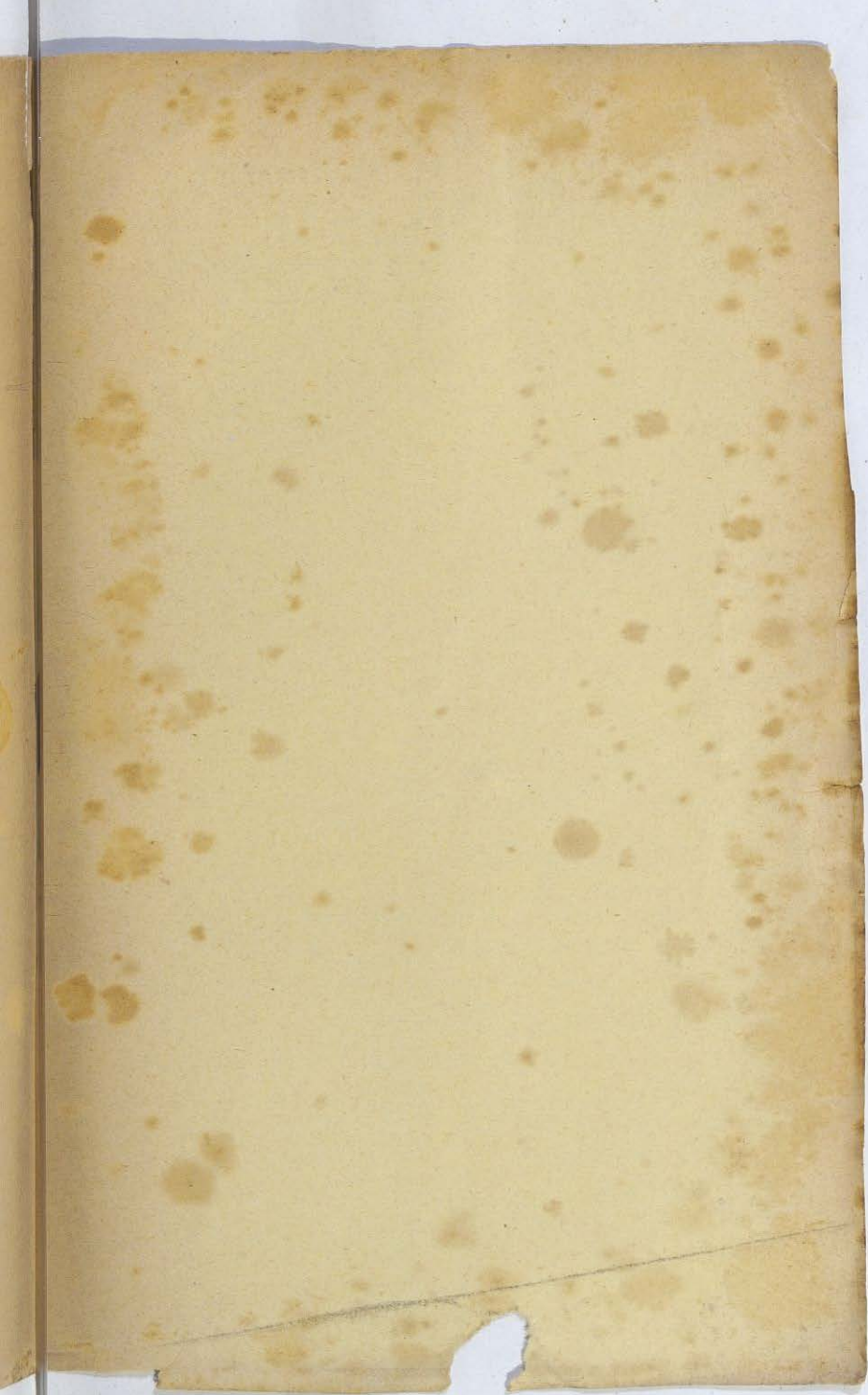
pour

*E. SANSOT & Cie*

ÉDITEURS A PARIS







# BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION



## E. SANSOT & C<sup>ie</sup>, PARIS



7, rue de l'Eperon et 53, rue Saint-André-des-Arts

Fondée en 1903 la Bibliothèque internationale d'édition s'est donnée pour mission de combler certaines lacunes littéraires constatées dans la librairie française. Les éditeurs ont pour objectif de se rendre utiles au public lettré. L'accueil empressé fait à leurs premières publications leur est un encouragement précieux à persévérer et à redoubler de zèle.

### Volumes in-18 Jésus à 3 fr. 50

- A. HAMON: **Le Socialisme et l'Anarchisme**. 1 vol.  
 ALFRED NAQUET: **L'Anarchie et le Collectivisme**. 1 vol.  
 J. ERNEST-CHARLES: **Les Samedis littéraires**. 2 vols.  
 EDMOND PILON: **Portraits français**. 2 vols.  
 PHILÉAS LEBESGUE: **L'Au-delà des Grammaires**. 1 vol.  
 GOMEZ-CARRILLO: **L'Ame Japonaise**. 1 vol.  
 ROGER LE BRUN: **Cornaille devant trois siècles**. 1 vol.  
 LEO CLARETTE: **L'École des Dames**. 1 vol.  
 PIERRE FONS: **Le Réveil de Pallas**. 1 vol.  
 GEORGES GABRIEL et ERNEST GAUBERT: **La nouvelle Littérature (1896-1905)**. 1 vol.  
 JULES BERTAUT: **Chroniqueurs et polémistes**. 1 vol.  
 DUO CAROLI: **Le Manuel du candidat**. 1 vol.

### Littérature rétrospective.

- JOACHIM DU BELLAY: **La défense et illustration de la langue française** avec notice et commentaire par Léon SÉCHÉ. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50  
 SÉNAO DE MEILHAN: **Considérations sur l'Esprit et les mœurs** avec une notice par Fernand GAUSSY. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50  
 AGRIPPA D'AUBIGNÉ: **Œuvres poétiques choisies** publiées sur les éditions originales et les manuscrits avec une notice et des notes par Ad. VAN BEVER. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50  
 SIEUR DE DALIBRAY: **Œuvres poétiques** avec une étude sur un poète de cabaret par Ad. VAN BEVER. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50  
 PRINCE DE LIGNE: **Mes écarts ou ma tête en liberté**. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50  
 P. CORNEILLE: **Galanteries**, précédées d'une vie amoureuse de P. Corneille par E. SANSOT-ORLAND. 1 vol. in-18 raisin. 2 fr.  
 M<sup>me</sup> DESHOULIÈRES: **Les amours de Griset**, précédées d'une notice par E. SANSOT-ORLAND. 1 vol. in-18 raisin. 2 fr.

### Collection petit in-12 couronne

à 1 fr. le volume.

- MAURICE BARRÈS: **Huit jours chez M. Renan**. 6<sup>me</sup> édition. 1 vol.  
 De Hegel aux cantines du Nord. 1 vol.  
 Alsace-Lorraine. 1 vol.  
 HENRY BORDEAUX: **Deux méditations sur la mort**. 1 vol.  
 PELADAN: **La dernière leçon de Léonard de Vinci**. 1 vol.  
 La clé de Rabelais. 1 vol.  
 De Pascal à Don Quichotte. 1 vol.  
 JEAN LORRAIN: **Récits de Corse**. 1 vol.  
 EUGÉNIE DE GUÉRIN: **Reliquies**, fragments choisis. Notice par Edmond PILON. 1 vol.  
 MAURICE DE GUÉRIN: **Le Centaure**. Notice par Edmond PILON. 1 vol.  
 HENRI BREMOND: **Le charme d'Athènes**. 1 vol.  
 EDOUARD ROD: **Récits d'Amérique**. 1 vol.  
 STENDHAL: **Pensées et impressions**, avec une introduction par Jules BERTAUT. 1 vol.  
 JEAN MOREAS: **Paysages et sentiments**. 1 vol.  
 CHARLES RÉGISMANSET: **Contradictions**. 1 vol.

- GEORGES GRAPPE: **Les Pierres d'Oxford**. 1 vol.  
 PHILÉAS LEBESGUE: **Aux fenêtres de France**. 1 vol.  
 MARCEL BOULENGER: **La querelle de l'Orthographe**. 1 vol.  
 PAUL ANDRÉ: **Le problème du sentiment**. 1 vol.  
 ANONYME: **Pollichinelle** (de GUIGNOL) avec une étude par Gustave KAHN.

### Collection d'études étrangères

format in-18 à prix divers

- L'Italie littéraire d'aujourd'hui, par François GAETA. 1 vol. 2 fr.  
 La Roumanie littéraire d'aujourd'hui, par Th. CORNEL. 1 vol. 1 fr. 50  
 Le Portugal littéraire d'aujourd'hui, par Philéas LEBESGUE. 1 vol. 1 fr. 50  
 Les littératures danolaise et norvégienne d'aujourd'hui, par Emil FOO. 1 vol. 2 fr.  
 L'Allemagne littéraire contemporaine, par Paul VIGELIER. 1 vol. 2 fr.  
 Essai sur la littérature bretonne ancienne, par Maurice DURAMEL. 1 vol. 1 fr. 50  
 Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui, par Eug. GILBERT. 1 vol. 1 fr. 50  
 Essai sur la poésie anglaise au XIX<sup>e</sup> siècle, par Georges GRAPPE. 1 vol. 3 fr.  
 La Grèce littéraire d'aujourd'hui, par Philéas LEBESGUE. 1 vol. 1 fr. 50

### Collection des Célébrités d'aujourd'hui.

Nouvelle collection artistique de biographies contemporaines. Chaque biographie forme une élégante plaquette in-18 Jésus, avec portrait-frontispice, autographe, suite d'opinions et une bibliographie méthodique. Prix 1 fr.

- PAUL ADAM, par Marcel BATILLIAT.  
 OCTAVE MIRBEAU, par Edmond PILON.  
 REMY DE GOURMONT, par Pierre de QUERLER.  
 FREDERIC NIETZSCHE, par Henri ALBERT.  
 MAURICE DONNAY, par Roger LE BRUN.  
 JULES LEMAITRE, par E. SANSOT-ORLAND.  
 JUDITH GAUTIER, par Remy de GOURMONT.  
 CAMILLE LEMONNIER, par Léon BAZALGETTE.  
 EMILE FAGUET, par Alphonse SÉCUI.  
 ANATOLE FRANCE, par Roger LE BRUN.  
 HENRI DE RÉGNIER, par Paul LÉAUTAUD.  
 ALFRED CAPUS, par Edouard QUET.  
 WILLY, par Henri ALBERT.  
 PAUL BOURGET, par Georges GRAPPE.  
 PELADAN, par René-Georges AUBRUN.  
 PIERRE LOUYS, par Ernest GAUBERT.  
 MAURICE MAETERLINCK, par Ad. van BEVER.  
 MARCEL PREVOST, par Jules BERTAUT.  
 E. BRUNETIERE, par L.-A. RICHARD.  
 F. DE SUREL, par Roger LE BRUN.  
 JEAN LORRAIN, par Ernest GAUBERT.  
 JEAN MOREAS, par Jean de GOURMONT.  
 PAUL et VICTOR MARGUERITTE, par Edmond PILON.  
 HENRY HOUSSAYE, par L. SANOLET.  
 CAMILLE MAUCLAIR, par Jean AUBREY.  
 EDOUARD ROD, par F. DE SUREL.  
 GEORGES CLEMENCEAU, par M. Le Blond.  
 FRANÇOIS COPPÉE, par Ernest GAUBERT.  
 HENRY BORDEAUX, par A. BRUNET.  
 JULES CLARETTE, par Georges GRAPPE.  
 GEORGES COURTELIN, par Roger LE BRUN.  
 LEO CLARETTE, par PIERRE DUREL.

POÉ  
203

Jeanne

Dortz al

Le Jardin

des

Dieux

PRIN

5 fr. 50



ansot e

PA 18

1908